

## 7.12. ICR'89 EN EXTRÊME-ORIENT, TOKYO, JAPON, SÉOUL, CORÉE DU SUD, SEPTEMBRE 1987

Il fallait impérativement connaître la radiologie asiatique autant que de s'en faire connaître. J'avais repéré sur un calendrier international la tenue à Séoul du Congrès de l'Asian-Oceanian Society of Radiology à la rentrée de septembre. Nous nous arrê tâmes d'abord à Tokyo où nous fûmes reçus par la Société Japonaise de Radiologie au cours d'un banquet officiel. Ce fût l'occasion de revoir Tokyo Nobechi et de faire connaissance avec quelques hauts dignitaires.

Je retrouvais Tokyo avec plaisir mais constatai avec une pointe de tristesse que mon ryokan avait été détruit. Shibuya et Ebisu étaient devenus méconnaissables dans la profusion de buildings modernes qui s'y étaient construits. La vie était devenue hors de prix et, si je retrouvai la boutique où j'avais acheté de très beaux kimonos en soie brodée en 1980, je ne pouvais plus accéder qu'au coton.

J'adorai Séoul dès mon arrivée. Belle ville hyperactive, très propre, enluminée d'un beau soleil, elle était habitée par des gens moins austères que les Japonais et moins fripons que les Chinois. La ville vivait dans l'attente des Jeux Olympiques de 1988 qui seraient certainement très bien organisés. En augurait la perfection de l'organisation du Congrès de l'AOCR par Man Chung Han, le secrétaire général, qui deviendra un ami. Avec beaucoup moins de moyens, il avait réussi à faire beaucoup mieux que les portugais à Lisbonne. Nous avions maintenant un stand démontable que les Coréens installèrent à la meilleure place du hall d'accueil. Il sera tenu tard Martine Jeannet, une jeune femme recrutée par Pasquier-Doumer, parfaitement bilingue, extraordinairement douée pour les

relations publiques. Elle abattra un énorme travail positif dans toutes les manifestations où nous utiliserons ce stand. Nous ferons inopinément connaissance avec une jeune coréenne qui tenait une boutique de joaillerie dans le quartier commerçant de Séoul. Avec elle, nous découvrirons quelques restaurants coréens difficilement accessibles au tourisme et, notamment, une auberge spécialisée dans le poulet à chair noire curieusement bouilli. Durant le dîner de gala qui offrait une médiocre cuisine française mais de très belles danses folkloriques, je me trouvais assis entre deux jeunes coréennes qui affectaient de ne pas bien comprendre l'anglais. La soirée aurait pu être mortelle si je ne m'en étais pas tiré en posant des questions par écrit. La timidité s'en fut rapidement et j'appris beaucoup sur ce qui leur plaisait elles aimaient Michael Jackson, Sophie Marceau, Alain Delon. J'ai oublié les bases de l'alphabet coréen qu'elles m'enseignèrent. Le lever de soleil sur une colline brumeuse reflète mieux l'image du pays du matin calme que la trépidante Séoul. Je me fis faire en quelques heures costume et des chemises sur mesure, increvables, pour 80 dollars. Cuir et fourrures sont donnés à qui sait marchander. Je trouvai une immense librairie, la plus vaste que j'ai jamais vue dans le monde, où j'achetai une collection de livres de mycologie pour mon fils. Il mettra peu de temps à découvrir que certaines photographies avait été piquées sans vergogne dans des livres européens. Copier n'est pas un crime en Extrême-Orient, les Cartier en savent quelque chose et les faux Vuitton sont légions sur les trottoirs.

### 7.13. AUTOMNE 1987

Je n'ai guère de souvenirs de l'automne 1987 à Paris. Les choses allaient leur train. Durant les journées de radiologie, nous organisâmes une session franco-allemande qui fut

un échec complet. Les conférenciers allemands, tous excellents, ne drainèrent aucun public. Ce n'était pas bon pour les relations franco-allemande en radiologie qui ne seront jamais franchement cordiales durant cette période.

### 7.13.1. BERNE, SUISSE

J'avais rendu visite à Walter Fuchs qui passait ses derniers jours à Berne avant de s'établir à Zurich, en rentrant de mes vacances aux Arcs. J'y retrouvai par hasard les professeurs Lissner, Bleehan et Bonmatí qui constituaient le groupe de réflexion sur la réforme des statuts de l'ISR. Il ne sortira rien de créative de cette réunion tant qu'il était évident que les thérapeutes voulaient faire bande à part après ICR'89 voire avant si les choses tournaient mal. Avec Fuchs, j'avais rédigé une newsletter qui sera publiée par quelques journaux étrangers, mais il est difficile d'apprécier quel en fut le retentissement. Probablement nul, mais sait-on jamais ?

### 7.13.2. CHICAGO, LONDRES,

Le RSNA 87 fut infiniment plus confortable que le précédent. Nous avions notre stand qui, avec le sourire de Martine Jeannet, attira beaucoup de monde. J'y vis défiler nombre d'amis de toutes provenances. L'industrie prête davantage d'attention à nos projets; les commandes de stands pour l'exposition technique commençaient à affluer en même temps que la course pour le meilleur emplacement s'accélérait. Sur ce plan, le rachat de la CGR par la General Electric nous posait bien des problèmes, en particulier parce que nous ne savions pas quelle importance ICR'89 avait aux yeux des Américains. Pour beaucoup de radiologues français, l'américanisation de l'imagerie médicale nationale signifiait l'abandon de toute

recherche technologie dans l'Hexagone. Le scanographe et l'appareil de résonance magnétique étaient appelés visiblement à disparaître. Jamais la défunte CGR n'eût autant de laudateurs qu'à cette période. Mes relations avec George Schuyler étaient devenu excellentes. Nous passâmes avec lui, Martine et moi, de joyeux moments ensemble.

En rentrant de Chicago, je fis un saut à Londres où j'avais été invité à donner une conférence. Je suis frappé par l'apparente pauvreté du public. Le radiologue britannique était manifestement moins opulent que son homologue français. J'eus des doutes sur l'importance de leur futur contingent à Paris.

### 7.13.3. FLORIDE, USA, HIVER 1988

À la fin de janvier 1988, je pris 15 jours de vacances en Floride, dans la foulée du meeting annuel de la Society of Uroradiology à Orlando. J'y étais invité à participer à une table ronde sur les accidents des produits de contraste. Les Américains étaient en pleine controverse au sujet du choix des produits iodés urinaires et vasculaires. Fallait-il continuer utiliser les anciens produits hyperosmolaires très peu coûteux aux États-Unis ou, au contraire, envisager leur remplacement par les molécules non-ionique pratiquement dix fois plus chères. L'incidence médico-légale était également importante et je ne suis pas certain que tous les arguments utilisés pour ou contre étaient vraiment scientifiques. J'écrirai dans la presse française deux éditoriaux sur cette question qui intéresse l'Europe de l'Ouest au premier chef. Je crois très sincèrement que le problème n'est pas celui de toxicité puisque aucune molécule n'est à l'abri, de casser les prix des non-ioniques. Manifestement les temps n'étaient pas mûrs. Milos Sovak

ne réussissait pas l'opération de lancement de l'iotrolan auquel il tenait tant.

Après le congrès, je pensai une semaine de détente non le nouveau village du Club Med. Ce dernier avait racheté un vieux « *resort* » dont l'intérêt principal était d'être relié à trois golfs plus ou moins riches en obstacles d'eau. L'hôtesse mit quelques périphrases pour tenter de m'expliquer que, apparemment célibataire, je serai déçu par ce village très familial et fort peu sexy. Je n'en avais cure. Il y avait très peu de Français et beaucoup de Canadiens du Québec. Je rencontrai deux jolies jumelles manifestement moyennes orientales de par leur physique et dont le parler québécois était un ravissement tant il m'évoquait le patois mayennais. Je rencontrai également lors d'un dîner un couple de Colombiens qui tenait l'agence de la firme Diasonics de Bogotá. Ils s'enthousiasmèrent pour ICR'89. J'aurai toutes les peines du monde plus tard à refuser leurs pressentes invitations répétées à me rendre à Bogotá pour donner des conférences. Je rencontre également une Argentine de Buenos Aires qui connaissait un de mes amis radiologues. Qui a jamais dit que le Club Med est un lieu infréquentable? Il faisait cet hiver là un temps glacial dans le nord de la Floride, au grand désappointement de quelques Français qui espéraient nager et bronzer à gogo. Au retour, je vais toutes les fans du monde à rencontrer Luis Martinez qui me communiqua un embryon de programme que nous avons décidé d'offrir au Colegio Interamericano; il était évident que c'était par son canal que nous pourrions obtenir les meilleurs contributions scientifiques latino-américaines.

#### 7.14. À Paris vers l'hôpital Necker, printemps 1988

Au retour, mon principal sujet de préoccupations fut de préparer ma mutation vers le service de radiologie de Necker le 1er octobre 1988. Deux ans auparavant, j'avais eu à faire un choix difficile. Je pouvais rester à Boucicaut et attendre la fin de la réalisation de l'hôpital du XVe 15e sur les terrains Citroën, ou succéder À mon maître Michel à Necker. La première alternative était exclue dès lors qu'il fut mis fin au travail des commissions de 1986. Cela signifiait que le projet ne verrait le jour que dans le courant de la décennie 90, vers 1995 dans la meilleure hypothèse. Etant donné mon âge, c'était trop tard. Boucicaut ne m'apportait rien de significatif au plan scientifique si j'y restais plus longtemps. J'avais des doutes sur mon dynamisme sexagénaire pour lancer un nouveau service dans un nouvel hôpital qui, ou bien serait le fleuron de la qualité française avec les derniers musts de la sophistication technologique, ce qui était mon sentiment puisque ce serait le dernier construit à Paris avant des lustres, ou bien ce serait un hôpital construit à l'économie et il n'aurait guère d'intérêt scientifique. Dans l'un et l'autre cas, ce projet-là était pour un homme jeune. Tout militait donc pour que je m'installe à Necker jusqu'à la fin de ma carrière que j'avais fixée définitivement à 2003. J'avais donc 15 ans devant moi pour reprendre le pied dans la radiologie urinaire qui avait besoin d'un leader et d'une école tout en redonnant à Necker le lustre qu'il avait perdu Necker dans ma principale discipline. Le matériel de ce service avait 20 ans d'âge. Il fallait refondre le service en modernisant son l'administration. L'Assistance Publique avait décidé de restructurer l'activité globale de l'hôpital Necker et l'opération commencerait par la radiologie. Les deux services de radiologie qui totalisaient une quinzaine

de salles seraient réduits à une unité centrale de huit salles qui serait regroupée au rez-de-chaussée de la clinique du Rein. Elle s'appellerait « *Radiologie Adultes* » par opposition à la « *radiologie Enfants* » des Enfants-Malades. J'étais en effet très favorable au concept de service compact monobloc. Sans hésiter une seconde, à tort ou à raison, je lui sacrifiai le bâtiment de la radiologie centrale et je laissai à mon collègue Guy Frija le soin d'administrer le service de radiologie de l'hôpital Laennec que chapeautait le directeur de Necker. Le seul inconvénient de ma mutation était la déportation de mon siège central sur Necker, ce qui ne pouvait que perturber mon activité sur ICR'89. Finalement, après discussion avec quelques partenaires, il fut décidé que je garderai pour un an la direction du service de Boucicaud en plus de celle de Necker. Ainsi, n'avais-je pas à changer d'adresse internationale avant la fin du congrès, ni à assurer le déménagement anticipé de mes archives... Cela au prix d'énormes dépenses d'énergie que je ne savais guère comment assumer jusqu'au bout, d'autant plus qu'après ICR'89, je ne pouvais envisager une longue période de repos incompatible avec l'ouverture d'un nouveau service.

## 7.15. PRESENTER ICR'89 EN ASIE, MARS-AVRIL 1988.

### 7.15.1. LONDRES, HEATHROW AIRPORT

En attendant, une tournée extrême-orientale s'imposait en cette fin de mars 1988. Le succès du congrès dépendrait en grande partie de la participation des pays asiatiques. À Séoul, j'avais trouvé sur un stand rapidement déserté un prospectus concernant la tenue d'un grand congrès national de radiologie à Tokyo. À cette époque, intuitivement, je vais eu l'idée que ce

pourrait être une occasion de tester en profondeur les intentions des japonais et, pour le moins, de marquer une nouvelle fois notre volonté de faire d'ICR'89 un très grand congrès scientifique. J'avais envoyé un abstract qui avait été accepté. Tokuro Nobechi avait obtenu que je sois un des quatre conférenciers étrangers invités à titre honorifique. J'avais donc préparé deux conférences, l'une de 20 minutes sur l'échographie des parathyroïdes pour les Japonais, l'autre plus générale sur l'échographie en ORL pour les pays que j'avais l'intention de visiter sur le même profil que mon voyage sud-américain de 1985. La différence essentielle serait que je n'aurai pas cette fois-ci le support des ambassades. Ma mission était officieuse mais couverte par l'ISR. Je décidai d'acheter un billet «tour du monde» Singapore Airlines et TWA qui me permettrait de tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en passant par Singapour, Tokyo et les USA; depuis Jules Verne l'on sait que l'on y gagne un jour supplémentaire d'existence! Martine m'accompagnerait dans la partie japonaise et Pierre Trotot qui officie à l'hôpital de l'institut Pasteur, me rejoindrai à Singapour. Je réunis tout un barda comprenant le stand démontable et m'envolai pour Londres où m'attendait une connexion difficile à l'Aéroport d'Heathrow. Mes bagages arrivèrent les derniers sur le train roulant. Je mis un bon quart d'heure à comprendre la procédure pour sortir du contrôle de police car le stand démontable, roulé dans de grands tubes de carton, éveillait des soupçons. Je chargeais mes ballons sur un chariot roulant et m'offrit le parcours du combattant classique à Heathrow quand l'on doit changer de terminal. J'arrivais au comptoir de Singapour Airlines exténué et effondré car le hall était totalement désert. J'avais raté mon avion et l'avenir paraissait bien noir quand apparurent trois autres passagers retardataires puis un agent de la

compagnie qui nous enregistra et nous fit monter sur un chariot électrique. Je passais une excellente nuit dans ce vol *non stop* qui arriva dans la soirée du lendemain à Singapour.

### 7.15.1. SINGAPOUR, mars 1988

Lenny Tan avait décidé de poser la candidature de Singapour pour ICR'93. Mon voyage avait pour but de tester la capacité de cette petite île d'organiser un grand congrès. La personnalité de Lenny m'inspirait la plus grande confiance. Le problème était le petit nombre de radiologues exerçant à Singapour. Il en était très conscient mais il était non moins convaincu de la capacité de son pays d'affronter n'importe quelle entreprise. L'office du tourisme local me fit l'honneur d'une visite exhaustive de toutes les ressources locales. Je suis vite convaincu et séduit à l'idée que Singapour pouvait présenter un excellent dossier. Les hôtels sont nombreux, confortable et relativement bon marché. Les ressources touristiques sont limitées mais les congrès durent peu de temps et il est facile de joindre n'importe lequel des pays asiatiques limitrophes ou situés sur la route de l'Europe ou de l'Amérique du Nord. L'île est d'une propreté reluisante, gouvernée d'une main ferme par des politiques stables et ouvertes. La communauté chinoise, très majoritaire, est très soudée et soucieuse de son indépendance ainsi que de son image de marque internationale ; le commerce est plus que florissant aux yeux du voyageur.

Le matin suivant, au réveil, le jet lag m'embrumait l'esprit. Je me fendis arcade sourcilière en m'étalant sur le plancher. Il y avait un centre médical à l'intérieur du nouveau complexe de Raffles City. Une charmante Chinoise me fit une très jolie suture. Elle s'étonna que je refuse l'anesthésie locale que n'importe lequel de

ses compatriotes, apparemment douillets, aurait réclamé impérativement. Je ne suis pas fanatique de la xylocaïne dès lors que l'opérateur est habile et je l'utilise le moins souvent possible chez mes clients. PierreTrotot arriva sans bagage car ses valises avaient été délivrées sur un autre aéroport. Sur l'insistance de notre guide, la compagnie Sabena dut lui offrir de quoi s'habiller convenablement. Les cuisines chinoise et malaise sont excellentes et plantureuses à Singapour. «*The Chinese always eats*». Je n'avais pas assez d'argent pour bargainer. Pierre Trotot acheta une bien fragile cage à oiseau qui résista aux aléas de son périple jusqu'à Paris. Enchantés, nous quittâmes Singapour pour Tokyo.

#### 7.15.2. TOKYO, AVRIL 1988

Il faisait un froid de canard à Tokyo en ce début de printemps tardif. Les cerisiers en fleur y étaient encore rares. Le ryokan dans lequel nous étions descendus et qui abritait surtout les étudiants n'avait rien à voir avec le défunt Ebisu Sankeï et nous n'y passâmes que deux nuits. Ce fut suffisant pour que nos collègues japonais l'apprécient comme un geste positif. Le Professeur Kato, fondateur de l'association franco-japonaise des médecins, parfaitement francophone, très fière de sa CX, me trouva une chambre dans un excellent hôtel tout neuf finalement moins cher que le ryokan; le shabu-shabu, le pot-au-feu local, était particulièrement délicieux. Il nous entourera attention constante parfois embarrassante, si tant est que la France pèse très peu dans le monde radiologique japonais à travers son image marginale. Il exhibait avec orgueil les palmes académiques et militait pour obtenir la médaille du Centre Antoine Béclère. Il voulait absolument organiser une journée franco-japonaise à Tokyo l'automne avenir; il était déçu sinon ulcéré de l'indifférence de la France à son

projet. Je l'aiderai à construire son argumentation mais dut décliner ma participation. Ce n'est jamais facile de dire non à un Japonais... ni de renoncer à un voyage dans un pays que l'on aime. Il le fallait cependant si je voulais garder un semblant de forme physique et mentale.

La société japonaise de radiologie nous accueillit avec beaucoup d'attentions et, ce n'est pas exagéré de le dire, chaleur. Le congrès était aménagé dans le complexe sinistre d'Harumi. Martine et moi appréciâmes l'organisation car finalement, elle copiait notre projet plus faible échelle. Ils avaient dû construire des salles et des amphithéâtres dont l'acoustique n'était pas exceptionnelle. L'exposition technique était compacte et montrait surtout du matériel japonais. La General Electric était absente en tant que telle, mais Siemens était là et spécialement actif. Le stand Guerbet était minuscule et partagé avec la Schering. L'organisation avait placé notre stand juste devant l'entrée principale. L'emplacement était idéal pour la propagande mais glacial vu les courants d'air. Les brochures disparurent rapidement, surtout lorsque les manipulateurs, très nombreux au Japon et organisée à l'américaine, prirent le relais des radiologues.

Je fus invité à un dîner de gala dans une vieille auberge de Tokyo. Le cérémonial était très policé et apparaissait la hiérarchie stricte qui règle le protocole au Japon. L'ambiance dégela dès lors que les convives eurent consommé suffisamment de bière et de saké. Le spectacle des geishas enchantait tout le monde mais restera pour moi très ésotérique. La colonie étrangère eu droit à un petit congrès dans congrès. Mais l'auditoire fut très restreint au grand dam d'un Anglais illustre qui s'attendait visiblement à davantage d'égards. Ma conférence lieu dans un grand amphithéâtre. L'on m'écouta avec une très grande concentration apparente. J'avais pris soin d'écrire

pratiquement la totalité du texte sur les diapositives en anglais. Ce fut l'occasion de rendre hommage aux deux équipes japonaises qui avaient été les premières à publier sur l'échographie des parathyroïdes. J'apprendrai plus tard qu'elles n'étaient pas radiologiques et que les corporations ne sympathisaient pas. Mais l'essentiel pour moi était de mettre en valeur la contribution du Japon. Je recueilli les applaudissements d'usage mais il y eut aucune question. Cela me rappelait un incident qui avait fait sourire lors du congrès de Madrid en 1973. Une équipe japonaise présentait une communication orale dans la prestigieuse session de radiologie vasculaire présidée par le prestigieux maître bostonien Herbert Abrams. L'orateur délégué par son patron absent apparut tenant en main un petit magnétophone portatif qui refusa obstinément d'émettre un seul son durant plusieurs minutes. Il n'était pas difficile de deviner le désarroi de l'orateur sous son masque impassiblement douloureux et muet. Malgré les encouragements d'Abrams, le silence se prolongea jusqu'au terme des dix minutes interminables qui lui était allouées dans le programme de la session. L'histoire ne dit pas s'il y eut hara-kiri. Tokuro Nobechi et Tomizo Kato apprécièrent ma conférence et les quelques mots de remerciement que j'adressai à l'auditoire. J'eus droit à un très joli cadeau et à un diplôme.

Il y est une grande soirée à l'hôtel Imperial. Les Japonais réunirent toutes les délégations étrangères dans une petite salle. Ce fut l'occasion de construire mon périple asiatique des quinze jours suivants. J'eus la joie de rencontrer notre ami George Schuyler qui tenait le stand du RSNA à côté du nôtre. Une bonne heure plus tard, nous nous rendîmes dans la grande salle de bal où il y avait un buffet royal et un spectacle de qualité. On fut de petit soin pour nous. Le jovial président Ishikawa qui allait prendre sa retraite,

fendit d'un grand coup de hache un tonneau de saké.

Je fus reçu au sein du quartier général de la firme Toshiba par un petit état-major qui, à l'aide de vidéocassettes de prospectus, me présenta exhaustivement toute sa production radiologique. Cela m'intéressait dans le sens de la reconstruction de Necker que je décrivis en détail. L'on me fit visiter l'hôpital de l'entreprise et le prototype d'une I.R.M. ; celle-ci intéressa beaucoup Pierre Trotot, moi beaucoup moins car l'anneau était beaucoup trop étroit pour laisser passer dans le tunnel les gabarits européens, beaucoup plus gros que le Japonais moyen. Je déclinai l'invitation à visiter l'usine, regrettamment trop éloignée de Tokyo, même en prenant le Shinkansen. Le jeudi soir nous dinâmes avec George Schuyler et une jeune Japonaise que Martine avait rencontrée l'année précédente lorsque son avion avait été bloqué sur l'aéroport d'Anchorage par une panne de moteur. Le shabu-shabu était acceptable et la soirée se prolongea au hasard d'une promenade dans Shinjuku. Nous ne prîmes pas garde et au fait que tout s'arrêtait à Tokyo à 23 heures. Les taxis ne prenaient plus les étrangers. Je ratai le dernier métro et du prendre le train de la JR line à l'itinéraire d'autant plus compliqué qu'il n'y a pas de transcription en caractères romains dès lorsque l'on abandonne le vrai métro. Le trajet était interminable ; je devais prendre une correspondance à une station au nom hypothétique. J'abordai un groupe d'étudiants qui portaient des cartons à dessin. Aucun ne parlait anglais, mais l'un d'eux me prit sous son aile. Il se détourna de son itinéraire pour s'assurer que mon changement était sûr. Il eut ce geste extraordinaire de mettre furtivement les doigts de sa main droite sur ma bouche pour me signifier que je devais lui faire confiance. Dieu sait à quelle heure il put regagner son domicile après ce vagabondage. Je n'avais rien qui puisse servir de remerciement. La

station finale était loin de l'hôtel. Par chance, je trouvais un policier dans une guérite qui parlait anglais; il me dit dans quelle direction je devais aller. Je me couchai bien après deux heures du matin. Jamais je n'avais eu la moindre impression de risquer quelque chose dans ce périple banlieusard d'au moins 50 km.

Le vendredi soir, Tokuro Nobechi me fit le grand honneur de m'inviter à dîner chez lui. Homme riche à l'évidence, il habitait dans une grande maison pour un japonais dans un quartier peu excentré. Sa femme, discrète mais présente pendant un dîner simple et délicieux, s'échappa pour me laisser siroter un cognac français de luxe dans un salon transformé en un incroyable auditorium. Tout un mur était couvert de baffles qui s'étendaient jusqu'au travers d'une excroissance que Tokuro avait fait construire hors de la maison. J'eus droit à plusieurs heures de concert de musique européenne et japonaise. Il me raconta une histoire dont j'aurais la confirmation par la suite. Il avait été le secrétaire général du congrès international de 1969 qui avait été remarquable et avait laissé de grands souvenirs à ceux qui y avaient participé. José Bonmatí lui écrivit pour lui demander des conseils. Il lui répondit par une courte lettre pleine de bon sens. Aucun congrès ne pouvait ressembler à son prédécesseur et il appartenait aux espagnols de construire le leur à leur entière fantaisie. Le seul élément transmissible était qu'il n'y avait aucun problème qui ne puisse trouver sa solution autour d'une bouteille de vin.

### 7.15.3. TAIPEI, TAIWAN, AVRIL 1988

Je quittai Tokyo pour Taipei le dimanche. De nouveau j'étais seul et livré à une relative improvisation, du moins pour cette première étape. Les Taïwanais que

j'avais rencontrés à Tokyo m'avaient donné rendez-vous informellement à l'aéroport. Je les avais manqués. Conseillé à l'aéroport, je me retrouvai dans un hôtel Flowers un peu miteux au centre de la ville dont le seul intérêt était de posséder un salon de thé richement pourvu. Le lendemain matin, personne ne répondit au numéro de téléphone que je possédais. Je trouvais dans l'annuaire celui du chargé d'affaires français et le composai à tout hasard. Il décrocha et m'expliqua que tout était férié en ce jour de fête. Il était à son bureau pour quelques tâches personnelles et j'avais beaucoup de chance de le trouver. Je lui expliquai pour quelle raison je me trouvais à Taipei ; nous convîmes d'un rendez-vous pour plus tard. Je déambulai au petit bonheur la chance dans la ville qui me plût tout de suite. Le pays est riche, actif, un peu sale. Les femmes sont très belles. Il y a de très beaux monuments et l'on se sent vraiment en Chine davantage qu'à Hong Kong. La vie est moins chère qu'à Tokyo et la cuisine tout à fait délectable. Il n'y avait que des Chinois dans l'hôtel à l'exception de mon voisin au petit déjeuner qui s'avéra être un Belge wallon qui vendait des stocks de voitures. J'eus le professeur Cheng au téléphone le lendemain ; il m'invita à dîner le soir dans le restaurant du China Hotel et d'un énorme Kentucky Fried Chicken. Auparavant, je visitai le somptueux musée aux immenses réserves capturées par Tchang-Kai-Chek avant sa fuite hors du continent. À son grand regret, la radiologie ne faisait pas partie des objectifs prioritaires retenus par la mission française, m'indiqua le chargé d'affaires qui me reçut longuement et aimablement.

Je passai une grande partie du lendemain dans service du professeur Cheng. Immense service d'une cinquantaine de salle dans un immense hôpital en cours de construction, couvert de marbre et d'une propreté impeccable. La visite courut sur un certain nombre d'hectomètres.

Je donnai ma conférence devant un excellent public jeune, attentif et agressif à l'américaine. Le thème de ma conférence surprenait et l'auditoire doutait de mes résultats. Quelques radiologues me demandèrent de leur faire des démonstrations sur un certain nombre de leurs malades, ce que je fis après le déjeuner sympathique que l'on m'offrit dans une petite salle à manger d'apparat. L'influence américaine était patente dans tous les secteurs de la vie clinique, universitaire et administrative. Toutefois le professeur Cheng paraissait omnipotent et, s'il y avait un peu d'impertinence, cela n'était que le fait d'une femme radiologue qui passait la moitié de son temps à Houston, Texas. Celle-ci m'offrit en souvenir de très jolis rouleaux en provenance de la Chine populaire. J'appris l'importance de la calligraphie dans la culture chinoise et le moyen d'authentifier l'artiste par les sceaux colorés le plus souvent en rouge. Je l'invitai à dîner; elle passa me prendre à l'hôtel en compagnie d'une cousine qui était eu des descendants de la famille du dernier empereur. L'une comme l'autre déplorèrent le choix de mon hôtel mais, en fin de compte, elles apprécièrent le salon de thé. Elles m'emmenèrent assez loin vers une grande galerie marchande où prédominaient restaurants et drogueries. Beaucoup exhibaient des cobras vivants que l'on sacrifiait pour recueillir leur bile. Les dames commandèrent le menu. Je sais pas ce que j'ai mangé très précisément, mais en Chine cela n'a guère d'importance et il vaut mieux l'ignorer si l'on a pas le cœur bien accroché, ce qui n'est pas mon cas.

#### 7.15.4. HONG KONG, AVRIL 1988

Je quittai Taïwan le lendemain, non pas pour Manille mais pour Hong Kong. Il me fallait en effet faire renouveler mon passeport pour obtenir un visa d'entrée sur le territoire des Philippines. Il n'y a pas de consulat de France

à Taiwan. À Tokyo, j'avais fait la connaissance de Lilian Leong, la dynamique présidente de la société de radiologie de Hong-Kong. Elle s'était réjoui de ma visite car elle voulait devenir membre de l'ISR et me montrer la vitalité de sa société. Toutefois nous étions convenus de différer ma visite à l'autre semaine en raison de la fameuse fête du lundi. Je n'avais pas compris que cette fête intéressait tous les pays chinois. Je lui téléphonai de l'hôtel Regent dont le luxe et les tarifs n'avaient rien avoir avec le Flowers de Taipei pour le lui demander son aide, car je n'arrivais pas à obtenir le Philippin au téléphone. Non seulement elle fit la connexion mais elle me prêta son chauffeur et sa Mercedes pour une visite au consulat de France et au consulat philippin. Dans ce dernier, l'on me fit comprendre que j'aurais pu parfaitement me dispenser de respecter la formalité. La délivrance des visas temporaires à l'aéroport de Manille ne posait pas problème.

#### 7.15.5. MANILLE, PHILIPPINES, AVRIL 1988

Après un déjeuner avec Lilian au cours duquel nous fîmes le plan pour la vraie visite, je m'envolais pour Manille dont l'aéroport est le plus bordélique que je connaisse. Carlos Piedad m'attendait fort heureusement pour me conduire à l'hôtel. Ma visite coïncidait avec le dîner officiel de la société philippine. J'y fus convié et eus l'occasion de discuter avec beaucoup de jeunes radiologues. Tous étaient intéressés par cette forme de radiologie que l'on appelle interventionnelle. Elle consiste à traiter certaines maladies en introduisant des substances chimiques ou des corpuscules au cœur d'un organe ou d'une tumeur, le plus souvent pour assécher leurs vascularisations et les détruire par nécrose. Une autre forme consiste à introduire dans un canal rétréci un cathéter muni d'un ballonnet gonflable qui permet de dilater le rétrécissement ;

ainsi peut-on dilater une artère coronaire rétrécie par une plaque d'athérome par exemple. Le radiologue peut redevenir un thérapeute par cette voie qui permet se passer d'un traitement plus mutilant ou en différer l'indication. Certaines corporations médicales y voit une concurrence plus ou moins dangereuse pour leur survie ou leur épanouissement; elles se proposent d'annexer cette technique pourtant créée par des radiologues à partir de matériel radiologique. Cardiologues et chirurgiens sont particulièrement agressifs par moments ou par endroits. Cette querelle est stupide dans son principe qui conduit à une multiplication d'acquisitions coûteuses et souvent insuffisamment utilisées. Elle est dangereuse lorsqu'elle outrepassse le droit pour le malade d'être traité dans les meilleures mains. Par endroit le radiologue est plus habile que le chirurgien; ailleurs c'est l'inverse. Mais, partout dans le monde, le problème est posé sur les mêmes bases et les Philippines y échappaient d'autant moins que l'acquisition de matériel sophistiqué était encore plus coûteux et rare qu'en Occident.

Le lendemain qui tombait un dimanche, Carlos Piedad et un de ses amis m'offrit un tour de ville. Peut-être à cause de leur passé espagnol et de la morphologie de ses habitants, bien différente des pays sino-japonais, les Philippines ne donne pas l'impression d'être un pays asiatique. Manille est une ville plate et finalement je n'ai guère de souvenirs marquants. Il y a bien sûr les voitures bariolées que tout le monde connaît, le grand palace dans lequel l'on entrait qu'après un contrôle de police, un quartier chaud qui, aux dires mêmes d'un expert thaïlandais, est mieux pourvu que Bangkok en plaisirs épicés; un musée dans une forteresse en ruine retrace intelligemment la guerre d'indépendance et l'arrivée des Yankees. Enfin de compte, c'est le cimetière militaire et le monument commémoratif de la bataille du

Pacifique qui reste le plus précis dans ma mémoire. Il y avait bien trois Moreau qui laissèrent leurs peaux dans l'aventure. Je ne connais pas de pays au monde où il n'y ait pas au moins un Moreau. Il y en avait six dans l'annuaire téléphonique de San Diego 1981 dont moi. Les Philippines étaient à l'écart du boom général de l'Extrême-Orient non communiste me, dira Carlos. «*Hélas nous n'avons pas de de Gaulle*». Le bordel régnait toujours à l'aéroport pour le vol surbooké du retour. L'agent d'Air France me sera d'un secours précieux pour me permettre de gagner Hong Kong sans trop d'encombre.

#### 7.15.6. HONG KONG, AVRIL 1988

Hong Kong avait bien changé depuis mon voyage de 1980. Prolifération de gratte-ciels, trafic automobile paralysant, quasi disparition des Britanniques, encore plus de Chinois et d'hôtels. Inquiétude devant l'expiration du bail pourtant encore lointaine, ressentie comme la fin d'un monde prospère et une ouverture sur l'inconnu, malgré les contacts maintenant faciles avec une Chine populaire sans rideau de bambou. Je regardai le film de Bertolucci «*Le dernier empereur de Chine*» dans une chambre d'hôtel le soir de mon arrivée; sa projection était abondamment coupée de commentaires. Je passai la journée du lendemain en grande partie avec Lilian Leong. D'abord dans son service je fus prié de faire quelques démonstrations d'échographie thyroïdienne. Puis en touriste dans les différents quartiers d'Hong Kong. En fin d'après-midi ce fut ma conférence maintenant bien rodée à l'issue de laquelle je reçus en souvenir un joli certificat en lettres gothiques orné de mon portrait sur Polaroid. Elle m'emmena dîner avec plusieurs de ses collègues dans un restaurant chinois-chinois où, me dit-elle gentiment, «*elle n'aurait jamais osé inviter un européen...*

*Mais moi ce n'était pas pareil!*» La nourriture était bonne à l'exception d'un condiment atroce qui me rappela la truite pourrie d'Oslo et le pemmican d'Anchorage, et se rappela à mon souvenir pendant deux jours. Je rendis visite au conseiller culturel avant mon départ. Il était manifestement heureux de vivre à Hong Kong. Régulièrement, il recevait des demandes de médecins français désireux de s'établir ici. Les Chinois se demandaient s'ils devaient quitter Hong-Kong pour Taïwan, Vancouver ou Singapour. À Singapour l'on craignait l'arrivée des Tangs!

#### 7.15.7. SEOUL, COREE DU SUD, AVRIL 1988

Le cercle asiatique se termina en Corée. Man Chung Han m'emmena dîner dans une vieille auberge avec plusieurs de ses collègues. Sa bienveillance était acquise. Mon numéro de radiologie internationale était maintenant bien réglé. L'Asie devait se manifester à l'intérieur de l'ISR si elle voulait se joindre au courant international et je voyais bien Man Chung Han devenir secrétaire général adjoint. ICR'89 ouvrira largement la porte aux travaux scientifiques de ce continent. ICR 93 aurait lieu dans un pays asiatiques à Delhi,, Bangkok ou Singapour.

Le service de radiologie universitaire de Séoul était beau et majestueux. Je constatai avec une certaine surprise que la firme GoldStar équipait la plupart des salles d'imagerie numérique dont une I.R.M. sur laquelle Man Chung Han faisait un excellent travail. Le développement d'une image d'une industrie nationale coréenne d'imagerie ne m'avait pas frappé lors du congrès de l'année précédente. Cela pouvait chatouiller les industriels japonais, comme ils étaient par le succès des fort convenables automobiles Hyundai. Je donnai une conférence devant un public de jeunes étudiants en médecine, manifestement dépassés par

le sujet. Ils avaient probablement été réunis pour que le noble étranger ne parle pas dans le désert ; ils furent très polis mais totalement inertes.

Je perdis une partie de mon temps à régler des problèmes d'avion. Je redescendis sur Itaiwon-dong. Les étalages débordaient de T-shirts aux couleurs des Jeux Olympiques. J'achetai un sac de voyage portable en cuir souple à deux compartiments pour moins de 150 dollars ; elle me servira de bagage à main durant tous mes voyages internationaux sans qu'il soit nécessaire de la mettre en soute malgré ses respectables dimensions. Je revis la bijouterie de Myung-hee et le bar à jazz voisin, mais elle était absente.

#### 7.15.8. LAX, LOS ANGELES, AVRIL 1988

J'étais en Asie depuis trois semaines. J'avais visité toutes les places les plus importantes et avais rencontré toutes les sommités qui importaient. J'avais été royalement reçu. J'avais accumulé les expériences gastronomiques les plus marquantes. Je pouvais partir pour Tokyo puis Los Angeles sur le mythique vol Singapore Airlines et rajeunir d'un jour. Je logeai à l'hôtel Hyatt et me précipitai au restaurant pour engloutir un steak regrettamment trop cuit. Durant trois semaines j'avais mangé exclusivement des nourritures asiatiques et j'éprouvais une féroce envie de mâcher de fermes mets découpés au couteau et à la fourchette en guise de baguettes.

#### 7.15.9. SAINT-LOUIS AIRPORT, MISSOURI, AVRIL 1988

Je m'envolai dix heures plus tard pour New Orleans via Saint Louis par le vol nocturne de la TWA. Cette dernière était une pauvre compagnie. Les sièges étaient vieux, les

hôtesses étaient hors d'âge et les repas étaient atroces. Je passai quelques heures dans l'aéroport de Saint-Louis dont le seul souvenir qui me reste est l'avion de Lindberg suspendu au plafond du hall principal.

#### 7.15.10. NEW ORLEANS, LOUISIANE, AVRIL 1988

Je débarquais le matin aux aurores à la Nouvelle-Orléans. Le chauffeur de la limousine se lamenta tout au long du trajet sur la dureté des temps et la pauvreté de Louisiane, en plein marasme économique depuis la fermeture de nombreux puits de pétrole. Je ne pense pas qu'un Français puisse pénétrer dans cette ville sans émotion. Cela me faisait plaisir de mettre un visage sur le décor des romans de Denuzières. Le paysage est plat comme la main. La ville américaine est sans intérêt. Le French Quarter est en fait une construction espagnole. Nul n'y parle français. Les maisons sont belles. Le jazz est omniprésent. La cuisine cajun est séduisante. Il y a de nombreuses galeries d'art dont celle de Nahan qui expose les si belles œuvres de Max Papart et de Coignard, peintre français qui vivent en Louisiane depuis des décennies. Ils sont considérés comme appartement au patrimoine de l'État. J'achetai une peinture de petite taille de Maïeu Passa.

Je m'étais inscrit au congrès de l'Association of University Radiologists. J'y retrouvai de nombreux amis. J'étais venu avec de grandes ambitions promotionnelle. Mais j'étais si las que je n'y fis que de la figuration en dehors de ma communication scientifique. Il faut dire que j'avais été assommé dès mon arrivée par une entrevue avec l'éditeur d'Investigative Radiology. Il apparaissait qu'une rallonge de 15 000 dollars était nécessaire pour la publication des articles du Contrast Media Symposium de Montbazou. Atterré mais stoïque, je donnai l'ordre

d'imprimer bien que je ne fusse pas certain de trouver cette somme au retour. Mais je ne pouvais pas accepter que l'énorme travail réalisé par Elliott Lasser et les autres Chairmen aille à la poubelle. La perspective d'avoir à vendre une partie de mon petit patrimoine n'excitait pas l'enthousiasme. Du coup, je décidai d'annuler les étapes que j'avais prévu de faire à Washington chez Lisa Brady et à Rhode Island chez Morton Meyers que j'avais rencontré à Tokyo ; ce dernier m'avait autrefois sollicité d'entrer à la New York Academy of Sciences.

#### 7.15.11. HOUSTON, TEXAS, AVRIL 1988

Je me rendis seulement à Houston où m'avait invité mon ami Bruno Fornage. Brillant échographiste originaire de Reims, peu apprécié de l'establishment français car il ne serait pas de l'internant des hôpitaux universitaires, il avait été recruté par le M.D. Anderson, prestigieux hôpital et haut-lieu de la cancérologie américaine, comme Associate Professor. Paysage plat comme la main, ville américaine immense sans attrait à la prospérité déclinante, je ne parvenais pas à envier son sort. Décidément les états du Golfe du Mexique ne m'inspirait pas. Après ma conférence rituelle, le dîner sympathique dans un restaurant français pour la cuisine et espagnol par le décor, je dormis longtemps. Je fis connaissance avec la chaîne CNN qui venait d'être lancée et je regardai avec plaisir un excellent reportage dramaturgique sur la course cycliste Paris-Roubaix gagnée par Fignon.

#### 7.16. BOUCICAUT, PARIS, PRINTEMPS-ETE 1988.

Je dormis durant tout le voyage de retour via New York et Londres et les trois jours suivants pour remettre mon

horloge biologique à l'heure parisienne. Je vendis mon Alpine pour rétablir mon compte en banque ; elle avait été dégradée par un troisième cambriolage et j'achetai une Fiat 500 fabriquée en Pologne. Les industriels m'apportèrent immédiatement leur soutien financier pour le supplément d'Investigative Radiology.

Je me replongeais dans la ville hospitalière. Le voyage asiatique avait été pris sur mes congés à Noël. Je voulais passer les mois d'été à m'occuper de mes affaires neckeriennes et rédiger les trois articles qui avait été présentés à Tokyo et à la Nouvelle Orléans. J'avais brièvement présenté la synthèse de mon voyage à Walter Fuchs qui l'avait apprécié à sa juste valeur et à Maurice Tubiana qui fit la gueule car il avait peur que je ne prenne sa place à l'ISR, une fois ICR'89 achevé ! Tout paraissait aller bien sauf une lassitude qui cédait quand je menais une vie régulière à Paris, ce qui arrivait parfois. Faut-il rendre encore une fois hommage à mon équipe de médecins et de manipulateurs ? Oui, car leur constance dans l'effort et leur réussite dans la prise de responsabilité que je leur laissais étaient dignes des plus grands éloges. Ma secrétaire me permit de reprendre pied immédiatement dans la vie courante après ce long mois d'absence. À un an du congrès et à quelques mois de ma prise de fonction à Necker, les tensions montaient dans toutes les réunions.

J'avais préparé un petit dossier résumant les grandes lignes de la rénovation de la radiologie de Necker qui mettait en valeur de compacité du service et sa gestion en flux tendu. Localement je sentais toutefois que l'enthousiasme cédait la place à l'attentisme. L'opération serait coûteuse et l'exécution d'autant plus difficile que l'avenir médical du plan directeur de Necker était flou. Je décidai de visiter les différentes d'administration du centre de l'avenue Victoria. Finalement le rendez-vous avec

le directeur général, Jean Choussat, me fut donné en fin d'après-midi du début de l'été quand l'heure des vacances avait sonné, notamment celle du secrétaire général Jean de Savigny dont je redoutais les chausse-trappes. L'homme était grand non seulement par la taille mais par l'esprit. Il était devenu célèbre, estimé et respecté du corps médical hospitalier parce que, dès sa prise de fonction, il avait entrepris une tournée des hôpitaux. Il m'avait séduit, comme bien d'autres, lors de sa visite à Boucicaud par l'élévation de sa pensée. L'entretien fut franc. Je commençai par lui demander quelle serait sa durée. il y eut un geste vague. Il n'avait pas d'autre rendez-vous. L'on irait jusqu'à épuisement du sujet. L'affaire fut menée en 45 minutes. Je commencer par situer le service dans le contexte parisien, national et international. Je fis la description de son état mobilier et immobilier actuel et du projet de restructuration. Je garde de cet entretien un souvenir de rêve, une sorte de match de tennis où les adversaires seraient en fait des partenaires exclusivement dominés par le désir beau jeu. Ses questions et ses réflexions arrivaient alors que je me proposais de les émettre. Il faisait beau sur les quais de la Seine ce soir-là. Eut-il plu que je ne m'en serais pas aperçu tellement j'étais heureux. Ce bonheur était puéril, aucune promesse n'avait été faite. Les relations avec l'administration, même idyllique, débouchent rarement sur des résultats concrets. Ma famille était partie à la montagne. J'avais prêté mon appartement pour le mois d'août à la mon ami Zylac dont j'avais fait la connaissance lors de la réunion que la RSNA avait offerte aux leaders internationaux l'année précédente. Carl Zylac qui exercent dans la province de l'Ontario à Hamilton, en avait été chargé et nous avions d'autant plus sympathisés et qu'il travaillait dans la même université que William Cockshott, chairman

de la commission éducation de l'ISR. Il voulait montrer l'Europe de l'Ouest à ces enfants qui parlaient le français avec l'accent québécois. Ils se sentirent immédiatement beaucoup plus à l'aise chez moi qu'à l'hôtel. Les Français pouvait faire confiance aux nord-américains dans ce genre d'entreprise. Ceux-ci respectent scrupuleusement les lieux et les meubles. Je m'installai dans un hôtel proche de Boucicaut, écrivis mes trois articles et dépouillai tous mes dossiers d'échographie parathyroïdienne à la recherche d'une belle iconographie. J'avais prévu de passer une semaine à Vittel pour me remettre au tir à l'arc. J'étais si las que je décidai de rester à Paris. La nouvelle m'atteignit de plein fouet. Je m'attendais pas à ce qu'elle eut sur moi tant de retentissement émotionnel.

#### 7.17. NECKER, PARIS, SEPTEMBRE 1988.

Jean-René Michel tint parole. Il partit sans adieux officiels le 31 août et je m'assis dans son fauteuil le lendemain de son départ. Il m'avait laissé une succession limpide. Ses archives étaient en ordre, immédiatement accessibles. Il n'y avait aucun contentieux. Je n'avais pas d'autre devoir que de faire aussi bien que lui pendant les quinze ans à venir. C'était vertigineux. Je partageais mon temps entre Necker et Boucicaut. Les restaurant de la rue de la Convention font un des attraits de ce dernier alors qu'ils font défaut autour de l'immédiat Necker. J'étais à Necker le matin et allais déjeuner à Boucicaut travailler l'après-midi. J'étais seul en cette soirée du 20 septembre 1988. Ma secrétaire venait de partir. Le téléphone sonna longuement avant que je ne décroche, pestant contre la probable urgence. Alain Gilles, Directeur des Equipements de l'AP, était en ligne *«Nous désirons réaliser l'opération de Necker de telle façon qu'elle puisse démontrer notre savoir-faire à l'ouverture du CR 89. Êtes-vous d'accord?»*

». Dans ces cas-là, plus que rarissimes, l'interlocuteur s'attend à ce que vous déliriez d'enthousiasme, et répondiez immédiatement par l'affirmative.

Dans ce cas-là aussi la cervelle travaille en accéléré. Cette proposition était triomphale, l'adhésion ne pouvait qu'en résulter. Répondre non équivaldrait à l'abandon définitif du projet et sa réalisation différée aux calendes grecques et/ou à l'économie. Répondre oui était la certitude de disposer de 1989 d'un superbe outil de travail. C'était aussi passer une année atrocement fatigante. C'était aussi risquer de passer quinze ans d'enfer à essayer d'éventuelles erreurs de conception et, plus encore, d'exécution. Il n'y avait pas d'autres exemples de réalisation accélérée sur lesquels l'on puisse appuyer à l'APHP. Il s'agissait donc une première et il ne faudrait compter que sur son génie propre. Mon investissement dans l'ICR'89 pouvait alors être que secondaire, alors que l'on entrait dans la face la plus déterminante et qu'il restait beaucoup à faire. Quant à mon avenir dans l'ISR, il ne pourrait être que rayé de mon agenda pour des lustres. Il y eut de la déception dans la voix d'Alain Gilles lorsque je lui demandai cinq jours de délai de réflexion. En fait, je savais que je répondrais positivement mais je voulais que mon adhésion biologique fût totale et j'avais un week-end pour cela.

Il y eut une réunion décisive dans la « *salle du château* » de Necker avec tout l'état-major administratif de l'hôpital, convoqué dans le plus grand secret par le directeur, Georges Mélinand. Je m'étais réservé le droit d'exprimer mon opinion en dernier. Tous les administratifs émirent un vote positif et il n'y aurait pas de casse-patte ; les autres médecins de l'hôpital n'étaient ni consultés ni même mis au courant. Avoir après avoir résumé les risques négatifs, je donnai ma réponse le mardi matin comme promis. En fin de compte, deux éléments me paraissaient essentiel

pour justifier l'acceptation de l'opération. L'administration centrale prenait la dépense sur son budget. Mes collègues ne pourraient pas me reprocher dans le futur de les avoir « *saignés* » ce qui me laisserait de la marge de manœuvre dans le futur proche. L'état de grâce est avant la réalisation, jamais après l'exécution du projet. Cet état de grâce, inhabituellement profond, me permettait d'exiger le top de la gamme de l'équipement et l'adéquation des locaux. L'ancien service serait totalement détruit et reconstruit avec une préoccupation de fonctionnalité optimale fondée sur une étude prospective des flux de malades, la quantité de personnel médical et paramédical et un esthétisme d'avant-garde.

L'État-major du projet était solide. Mr Nuytten de Necker avait sélectionné un sacré petit bout de bonne femme d'architecte. Josiane Behrend mènera avec une énergie inépuisable deux grossesses simultanées : celle de son enfant et celle du service. Neuf mois pour les deux sans prématurité ni retard. Elle comprenait vite et bien. Nous n'aurons qu'une scène de ménage. Elle n'admettait pas qu'un médecin gribouille des plans ; moi, pas davantage de rester seulement un délivreur passif de cahier des charges abstrait. L'orage fut aussi bref qu'efficace. Il fut la décharge électrique dans l'eudiomètre. Le duo œuvrera sans nuage. Il fallait une implication totale du personnel d'encadrement du service. Sur les conseils de la directrice du personnel, Mme Rousseau, j'avais choisi un surveillant général de sexe masculin, Gilbert Flatrès, provenant de l'extérieur. Ce dernier avait les meilleures références et sortait de l'école des super-cadres de Paris-Dauphine. Il aurait à gouverner un personnel pratiquement exclusivement féminin et aurait deux adjointes. Nicole Laborie m'avait suivi de Necker à Corentin Celton, de Corentin à Boucicaut, de Boucicaut à Necker. Elle et Gilbert Flatrès s'identifièrent

totallement au projet y mettant leurs expériences et leur sens artistique. Michelle Grall représentait la continuité. Elle saura rectifier certains vagabondages d'esprits trop inventifs. Elle maintiendra les activités quotidiennes pendant toute l'opération grâce à deux salles de l'étage supérieur qui n'y étaient pas incluses et disparaîtront plus tard. L'ingénieur biomédical, Madame Rivoal, ne pouvait que s'investir dans une opération qui mettrait en valeur ses qualités conceptuelles. Jolie blonde pugnace, coriace, inventive et dynamique, Elle sera la charnière entre Necker et la direction de l'équipement de l'APHP ; celle-ci nous délégua Mr Dahan, figure bien connue des radiologues parisiens, dont ce serait la dernière grande entreprise avant sa proche retraite. Ancien manipulateur et professeur, il connaissait sa technologie sur le bout des doigts. Malin comme un singe, il savait arrondir les angles et user de sa diplomatie quand il arrivera que les rapports se tendre. Nous rejoindrons Monsieur Roure qui aura le rôle vital de gouverner l'exécution des travaux et Monsieur Lefebvre, ingénieur qui fera la liaison entre Necker et l'avenue Victoria pour l'évaluation des matériels. Il fallait un œil sur les finances : ce sera celui de Madame Besson, l'économiste fidèle de l'hôpital.

Le groupe était formé. Il pouvait s'attaquer au choix de la firme qui serait chargée de fournir l'équipement radiologie. Les consultations se firent tant de temps. Trois firmes avaient été sollicitées : General Electric-CGR, Massiot-Phillips et Siemens. Elles disposaient de trois semaines pour soumettre leurs propositions. Une première étape consistait à rencontrer les responsables parisiens des sièges sociaux. Siemens fit une présentation parfaite. GE-CGR avait l'avantage de pouvoir présenter toute sa panoplie dans les différents hôpitaux de la région parisienne Cette étude préliminaire avait pour avantages de me

permettre de dégager deux éléments de choix prioritaires. La qualité du scanographe devait être au plus haut de la gamme. Mais il fallait aussi que les équipements de radiologie conventionnelle soient adaptés aux exigences contraignantes de la radiologie urinaire.

La visite des usines devenait indispensable pour connaître l'état de l'art des trois firmes. Il y avait une alternative. Fallait-il se lancer dans une technologie futuriste encore immature ou jouer la sécuritaire en restant classique? Ce débat, je l'avais vécu dans les commissions de l'hôpital de XVe. Encore aujourd'hui, la radiologie conventionnelle découle de l'expérience de la main de Madame Roentgen. Le faisceau de rayons X imprime une plaque photographique et la roentgenologie (comme l'intitule les Américains) est effectivement un art et une technique de photographe. Les ingénieurs spécialisés travaillent d'arrache-pied pour que le film photographique soit remplacée par une matrice numérique. Bien qu'apparemment simple, le problème est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît car pour que la qualité d'image soit l'équivalent il faut des matrices très riches en pixel alors que pour la scanographie, l'angiographie numérique, l'I.R.M. et l'échographie, les matrices 512x512 pixels sont suffisantes. Pour la radiologie conventionnelle, il faut des matrices trois à quatre fois plus riches en pixels. Cela fonctionne très bien dans les laboratoires de recherche. J'en avais eu la démonstration à Tokyo chez Toshiba. Mais en l'année 1988 leur coût était prohibitif. Tellement prohibitif que l'on n'était encore dans l'inabordable dans le domaine de la haute définition, dans l'inacceptable dans le domaine qualité clinique si l'on usait des matrices « *pauvres* ».

7.17.1. CHEZ GE, MILWAUKEE, WISCONSIN, OCTOBRE 1988

Monsieur Burban, l'adjoint de Mr Gille, monsieur Lefebvre, madame Rivoal et moi nous envolâmes pour Milwaukee un vendredi du début d'octobre pour une visite de l'usine General Electric où il serait possible de voir le nouveau scanographe du haut de gamme. Le CT Quick Hilite était l'aboutissement d'une technologie éprouvée. Je fus stupéfait par la rapidité avec laquelle la technicienne réalisait les examens et par la qualité des images obtenues. Accessoirement l'on nous fit visiter l'unité de fabrication des I.R.M. Je n'avais pas exigé qu'une I.R.M. fut monter dans mon service. L'opération en aurait été inutilement compliquée et son coût plus élevé. Mais je voyais surtout que le lancement du service serait difficile du fait du nombre élevé d'explorations nouvelle à assurer quotidiennement ; le rôle « vitrine » serait éphémère.

7.17.2. CHEZ SIEMENS, ERLANGEN, REPUBLIQUE FEDERALE D'ALLEMANGNE, OCTOBRE 1988

Nous rentrâmes via Heathrow. Seule Mme Rivoal eut le désagrément de voir son bagage de soute égaré. Mon bagage coréen, que l'on peut suspendre en cabine, évitait ce genre de désagréments. Nous ne disposions que de quelques heures pour nous reposer. Il fallait s'envoler vers Erlangen le lendemain pour la visite de l'usine Siemens. Je ne peux que tresser des couronnes aux Allemands pour la qualité de leur représentation. Tous les équipements étaient exposés dans un grand hall et les exhibiteurs savaient en faire la démonstration. Nous commençâmes par la radiologie conventionnelle. Siemens dans ce domaine n'était pas le meilleur choix ergonomique mais elle est un pionnier de la transmission d'image.

La choisir, c'était aller dans le sens de la numération future de l'image et la possibilité de créer un « réseau » ; c'était entrer dans un *Picture Archiving and Communication System* (PACS).

De quoi s'agit-il? Le radiologue est un prestataire de service. Il crée des images anatomiques destinées à faire un diagnostic pour le médecin traitant. Au niveau le plus basal, l'on imagine bien ce qu'un PACS peut apporter dans un service de radiologie constituée de salles constituant des sous-unités indépendantes. Les images peuvent circuler entre elles et un PC central, sans que les personnes n'aient à se déplacer. Ce peut être utile pour ménager les jambes. Ce peut être un moyen de surveiller plusieurs examens en même temps par une seule personne placée devant des moniteurs vidéo. Ce peut être le moyen de traiter les images pour mettre en valeur certaines structures. Ce peut être un moyen de sélectionner les seules vues utiles. Enfin, ce peut être un moyen d'archiver les images sur un disque optique numérique. Économie de temps, économie de films, économie d'espace tout en privilégiant la rapidité et la fiabilité. Tous les radiologues en ont besoin. Mais l'on peut aller plus loin si l'hôpital est câblé. Expédier en temps réel ou légèrement différé les images utiles et le compte-rendu à un médecin ou un chirurgien a son prix dans la médecine d'urgence, mais aussi pour la pédagogie. Puiser dans les archives le dossier exemplaire alimente positivement les discussions médicales à l'intérieur des staffs, dans des réunions d'enseignements dirigés ou pour l'auto-enseignement. Encore plus loin le câblage intercentres, intervilles et pourquoi pas international à partir d'une banque de données ou à partir d'un dossier en temps réel. Pourquoi ne pas imaginer qu'un praticien isolé ayant à faire face à un problème difficile, consulte sur le champ un expert exerçant à distance? Toute ces réflexions

agitaient le monde médical et industriel européen, mais les réseaux câblés de débit suffisant étaient sous-équipés, qu'il s'agisse des RNIES ou des fibres optiques. L'on se souvient qu'une telle description futuriste avait déconcerté John Curry qui m'avait dissuadé d'en parler à Joseph Marasco deux ans auparavant à Pittsburgh. Elles avaient agité la commission d'étude de l'hôpital du XVe. Elles se posaient à l'occasion de cette opération et spécialement chez Siemens qui jouait à fond la numérisation de toute l'imagerie médicale à être incluse dans un PACS (Picture Archiving and Communication System).

L'attraction de la visite était en fait le nouveau scanographe de la maison pour laquelle une vitrine hospitalière parisienne s'imposait. J'appris alors que c'était Siemens qui avait voulu ce type de projet qui avait fait le succès du Belge Baert avant le Congrès de Bruxelles. Ces démarches extemporanées, tout à indépendantes dans leurs lieux de naissance respectifs, avaient fait tilt dans l'esprit d'Alain Gilles à qui Choussat avait délégué mon dossier. Je ne possédais pas suffisamment de compétences dans le domaine de la technologie pour désosser ce que le Somatom Plus apportait en scanographie. Il est évident que la « *bête* » était impressionnante. Le match GE-Siemens serait très difficile à arbitrer.

Les présentations des résultats cliniques d'appareillage étaient sans défaut à Erlangen. L'on pouvait tout voir, poser toutes sortes de questions et obtenir des réponses saines. Un très bel exemple de professionnalisme moderne que j'avais déjà vu, mais moins sophistiqué, à Tokyo chez Toshiba. Je réglerai ici un problème conceptuel qui m'agitait depuis plusieurs mois sans parvenir à le résoudre. Le projet initial de Necker comportait trois salles télécommandées qui assurerait le débit supposé de radiologie urinaire conventionnelle marquée par le

déclin de l'urographie intraveineuse. Mais il ne permettait pas de pratiquer les examens de radiologie vasculaire, ni la radiologie interventionnelle. La première avait perdu beaucoup d'importance en radiologie urinaire du fait des progrès de l'échographie et la scanographie mais il restait des applications incompressibles, notamment dans le domaine de l'hypertension artérielle. J'avais hérité d'un excellent spécialiste, François Cornud, qui savait extraire les calculs du rein et dilater les uretères rétrécis par voie translombaire percutanée à l'aiguille (needle nephrostomy). Il s'entendait très bien avec l'une équipe des équipes d'urologie. Il fallait un outil travail performant. Mais il n'y avait plus, dans le catalogue des industriels, un modèle qui permette aussi la radiologie conventionnelle urinaire et générale. La CGR ne fabriquait plus la Prestilix Angio qui aurait pu convenir malgré sa conception ancienne.

Dans le hall de la Siemens, l'étincelle jaillit. Il y avait une table de radiologie vasculaire avec un arceau mobile relié un système vidéo qui me plaisait mais qui n'était pas initialement dans le cahier des charges. L'agent français de Siemens me proposa alors une formule qui consistait à installer un deuxième tube à rayons X au plafond et un potter mobile que l'on passerait lorsque l'on aurait besoin de clichés radiologiques classiques. Tous ceux qui sortaient de l'arceau étaient numérisés et je fis alors une découverte qui me stupéfia. Siemens avait réussi à mettre au point un système qui permettait d'obtenir des images de radiologie vasculaire sur un très grand amplificateur d'une qualité que je n'imaginai pas. Mais aussi d'obtenir des images de radiologie d'organes d'une qualité apparemment similaire à celle des clichés radiologiques classiques. L'on pouvait voir la trame des poumons de l'adulte et même le dessin complexe des reins. Le patient ne bougeait plus, c'était le

tube et l'amplificateur de luminance qui tournait autour de lui. Imaginez un polytraumatisé à qui l'on pourrait faire sans le mobiliser à outrance des clichés de squelette pour le bilan des lésions osseuses, du thorax et de l'abdomen pour apprécier l'état des organes et une artériographie pour rechercher un site d'hémorragie interne. Pour peu que la salle soit assez vaste l'on pourrait y faire venir un échographe mobile.

Si le scanographe était à proximité immédiate, spécialement pour étudier le contenu de la boîte crânienne, il suffirait de construire une salle de réanimation entre les deux installations, ce dont rêvait le professeur Geneviève Barrier, directrice du SAMU 75 basé à Necker : assurer dans un lieu adapté dans des délais rapides les examens des malades et blessés du département de la Seine, recueillis sur la voie publique ou traités dans les hôpitaux démunis de plateau technique dont le SAMU devait assurer le transport par ses ambulances. Or elle se heurtait à des obstacles pratiques qui dérégulaient l'activité de ses assistants. Elle perdait un temps précieux, parfois plusieurs heures, pour trouver une place sur un scanographe dont l'ouverture de coïncidait pas toujours avec un moment favorable pour une ambulance donnée. Au cours d'un déjeuner dans une brasserie alsacienne de la rue de Vaugirard, j'avais donné mon accord à Geneviève, à charge à elle de concevoir la salle de réanimation et de l'équiper. Je revins d'Erlangen avec le sentiment d'avoir trouvé tout ce que je cherchais, y compris la promesse que le service de Necker serait un lieu privilégié pour l'expérimentation de nouveaux matériels de Siemens adaptables dans le futur. Lors du dîner le directeur commercial m'exposa longuement les difficultés de la concurrence sur le marché français de l'équipement public. Le rachat de la CGR par la General Electric était urticant dans l'optique du protectionnisme.

### 7.17.3. CHEZ PHILIPS, EINDHOVEN, PAYS-BAS, OCTOBRE 1988

La visite de l'usine Philips à Eindhoven apporta rien qui fut en faveur de cette firme. L'accueil fut excellent. Le hall exhibait tout le matériel mais il manquait le punch ; Philips jouaient perdant. Le scanographe entièrement japonais, n'arrivait pas à la hauteur des deux autres. Il y avait rien d'original dans le matériel conventionnel ni dans l'angiographie. Le match serait entre GE-CGR versus Siemens, cette dernière était la mieux placée à la suite des visites d'usines.

### 7.17.4. PARIS, NOVEMBRE 1988

Les directions parisiennes des trois firmes avaient une dizaine de jours pour rédiger leurs propositions. Monsieur Mangin, l'un des commerciaux de la General Electric-CGR, voulait le marché. Il se lança dans une course effrénée pour compenser ses handicaps. Il avait deux avantages indiscutables. Les tables télécommandées conçue par la CGR étaient les meilleures si l'on abandonnait l'optique de la numérisation qu'offraient Siemens et Philips. Le mammographe était au top de la gamme également bien que ces deux dernières aient fait de grands efforts dans le domaine dont la paternité au début des années 60 est française (professeur Gros de Strasbourg). Les scanographes de GE et de Siemens, bien que technologiquement différents, étaient sur la même ligne de qualité. La partie se jouera sur deux tableaux, celui de la salle numérisée polyvalente et celui de la crédibilité de la firme. La table et l'arceau existaient au catalogue de la CGR. Un module numérique avec matrice 1024x1024 et un amplificateur de 40 cm aussi. Mais au plan des

performances il fallait croire sur parole que le résultat serait équivalent à celles de Siemens. La fabrication d'un potter mobile ne posait pas de problème. J'exprimais mes doutes sur le mode de la franchise de plus sèche. La réputation de la CGR, nous le savons, était excellente sur le plan de l'inventivité, désastreuse sur celui de la fiabilité et de la maintenance. Son rachat par le General Electric avait déclenché des vagues de protestations et de regrets ; beaucoup de radiologues français voyaient là la fin de l'aventure technologique nationale. C'était vrai dans le domaine du scanographe et de la résonance magnétique nucléaire. Ce n'était pas évident dans celui de la radiologie conventionnelle. Mon opinion personnelle était que la part française serait sauvée si la Général Electric imposait un nouvel état d'esprit, dans le sens de la rigueur. À partir du moment où la carte européenne avait été jouée sans succès il n'y avait eu d'autres alternatives qu'américaines ou japonaises. Le PDG américain du GE-CGR Europe avait des ambitions. La vitalité de la radiologie française donc j'étais toujours convaincu qu'elle serait brillamment démontrée l'année suivante, était un atout non négligeable pour lui.

Je fis la synthèse de mes réflexions en dix lettres séparées, une par sujet du cahier des charges, que j'écrivis durant un dimanche à l'adresse du Directeur des Equipements de l'APHP. Je remis également une copie à mon ami Philippe Grenier qui avait été désigné comme rapporteur médical pour la réunion décisionnelle du mardi suivant. Réunion à laquelle je serai absent pour deux raisons. J'avais été invité à un symposium à Berlin-Est et je ne voulais pas manquer cette occasion de rencontrer mes collègues de l'Europe de l'Est. D'autre part, j'avais exposé mes idées sur l'équipement du service, mais je n'avais pas le droit de vote. Je ne voulais en aucun cas être taxé de favoritisme dans le choix de la marque retenue définitivement. Il allait

donc mieux que je ne sois pas présent dans la salle et que je n'essaie pas davantage d'influer sur une décision qui aboutirait un mariage inhabituel, sinon révolutionnaire, industrie-hôpital-université. Ma préférence pour Siemens était sans équivoque mais un mark au plafond ne permettait pas une proposition aussi avantageuse que celle de la GE-CGR. Le pari était devenu 100 % français puis que seul le scanographe serait américain. L'installation serait techniquement assurée par les ingénieurs de la CGR. Pour le reste, l'AP avait suivi mes raisonnements. Kodak fut choisi pour l'équipement des surfaces sensibles. La décision d'achat des échographes était différée, aucune des trois firmes n'ayant de matériel attractif dans leur catalogue. Une enquête serait faite à Chicago quelques semaines plus tard à la RSNA. J'appris ces conclusions à Berlin-Est.

7.18. BERLIN-EST, REPUBLIQUE  
DEMOCRATIQUE D'ALLEMAGNE, NOVEMBRE  
1988

Le thème du symposium était axé sur les techniques de pointe et les nouveaux produits de contraste : cela témoignait à la fois de l'ambition des radiologues de l'Est d'accéder à la modernité mais aussi le « *Drang nach Osten* » des industriels de l'Ouest qui finançait la manifestation. Les réceptions furent fastueuses, les buffets ne s'épuisèrent pas malgré la foule ; le must fut un dîner de gala au Pergamon Museum. Grâce à Guy Delorme qui avait organisé la réunion de membres de l'Association of the European Radiologists (AER), je pus faire la connaissance des leaders de toutes les sociétés savantes de l'Est. Le délégué roumain, le docteur Georgescu, était atrocement dépressif ; aucun effort n'avait été fait depuis plus d'une décennie pour former les radiologues pas plus que pour

acquérir du matériel; la vie quotidienne était devenue infernale en Roumanie à cause du « *fou* », Ceaucescu en l'occurrence; il s'était isolé de la foule et même à l'écart, ses confidences étaient rares. Etais-je trop las ou trop préoccupé? Je n'avais pas réagi à ce nouveau climat berlinois. Pourtant, rétrospectivement, il y avait dans cette réunion bien des stigmates précurseurs des événements qui surviendraient l'année suivante. Je ne m'attardai pas, il y avait trop de choses à faire à Paris.

### 7.19. PARIS, NOVEMBRE 1988

Avant le choix de la firme, l'architecte avait fait des études préliminaires sur l'état des lieux et la distribution des volumes. Ce n'était pas brillant. S'il y a un prix Nobel de l'architecture, la conception du palais du Rein ne peut pas y prétendre, tant y règne la médiocrité : espaces perdus, matériaux prématurément usés, fuites en tous genres, nous irons de mauvaises surprises en mauvaises surprises durant six mois. Madame Behrend dessinera bien huit plans successifs pour tenir compte des bévues de son prédécesseur. Néanmoins, il devenait évident que le projet avait bonne allure. Il stimulait l'imagination et aboutirait soit à un triomphe, soit à un désastre. Les spécialistes de la GE-CGR s'investirent rapidement et massivement. L'entreprise de travaux publics avait à sa tête un homme remarquable aux multiples ressources. L'équipe était soudée est consciente temps de la hardiesse du pari que de sa faisabilité. En même temps s'élaborait les plans du nouveau service et ceux de la période transitoire. Les yeux étaient cernés mais les regards étaient clairs et brillants. Le calendrier serait tenu et le service quotidien assuré.

Les Journées de radiologie se tinrent comme d'habitude au début novembre. C'était la dernière occasion de

réunir les Français avant ICR'89. L'angoisse commençait à poindre. Quelle serait la fréquentation ? Quelle serait la qualité du programme scientifique ? Sur le papier tout allait bien, Mais comment convaincre ses propres nationaux ? Paul Capp m'avait prévenu : « *You'll have no problems with the Europeans, no problems with the Japanese, no problem with the Americans but with the Frenchs... woooohhh!!!* ». Le problème était une sorte d'apathie devant la démesure de l'aventure bien plus qu'une agitation révolutionnaire or nous savions depuis l'extérieur de Hawaï, un congrès qui ne mobilise pas sa communauté nationale est un échec. Le salut du comité d'organisation était dans la fuite en avant, sans œillères ni rétroviseurs. Thomas Meaney avait tenu parole. Plusieurs articles étaient parues dans le bulletin de l'American College et dans l'American Journal of Radiologie (AJR) dit le yellow journal. Les cotisations entraient. Seul le conflit diagnostic-thérapie n'était pas réglé mais l'on pouvait espérer un accord favorable ; en tout cas, il n'y aurait pas de clash au niveau d'ICR'89. Je reçus chez moi Thomas Meaney et Tokuro Nobechi pour un dîner familial. Ce soir-là j'eus l'impression d'avoir réussi quelque chose de bien. Trois ans auparavant, une telle rencontre aurait été impensables.

## 7.20. BANGKOK, THAÏLANDE, NOVEMBRE 1988

Quelques jours plus tard, je pris le vol Air France pour Bangkok où se tenait le congrès de l'Asian Society of Radiology. Pierre Trotot m'y rejoignit et je retrouvai quelques Français. Ce congrès était important car c'était la dernière possibilité de faire un acte de promotion pour ICR'89 en Asie. C'était aussi le moyen d'étudier la candidature de la Thaïlande sur ICR'93. Je me pris d'abord un jour de sommeil complet, puis un jour de vacances

pour visiter Bangkok avant de me présenter officiellement au congrès. Il y a trois saisons en Thaïlande « *the hot, the hotter, the hottest* ». En novembre, c'était la hot et il faisait un temps merveilleux de Côte d'Azur en juin. Je louai les services d'une escort-girl chez Emmanuelle (sic) dont j'avais trouvé l'adresse sur l'agenda de l'hôtel. Elle comprit exactement ce que je voulais et ce choix s'avéra remarquable dans un domaine où, j'ai appris par la suite, l'arnaque est courante. Elle m'évita de perdre un temps précieux dans une ville qui a toutes les séductions, mais il y qui vit à un rythme d'enfer. Elle me fit changer quelques vingt dollars en baths à une cash-box. Je commençai par rendre visite au conseiller culturel qui me reçut très aimablement à l'ambassade de France dont elle connaissait l'adresse. Il m'expliqua que la Thaïlande entamait une période de croissance économique explosive et que sa candidature pour l'organisation de congrès internationaux sont choses courantes et crédibles. La suite de l'après-midi fut touristique, sautant de taxi-cab en bateau sur les canaux, et gastronomique, dans une ville où l'on n'épuise pas le sujet en une journée et qui est trop connue pour en faire le panégyrique. Faut insister sur la gentillesse des gens, la beauté des femmes, la splendeur des palais? La Thaïlande a pas fait la guerre depuis des siècles. Souhaitons que cela dure. Il y avait un supermarché de poissons où l'on pouvait acheter son dîner et se le faire servir sur place pour consommer toutes les richesses de l'Océan au court bouillon!

Le congrès asiatique réunit environ 700 personnes en dans le complexe du Central Plaza. J'ai rarement participé à un congrès aussi agréable et bien organisé. Le programme scientifique été respectable en qualité. Les festivités furent superbes. J'y retrouvai nombre d'amis tant asiatiques que nord-américains. Durant le dîner de gala, je fus invité à

prononcer un petit discours. Je présenterai ICR'89 puis la situation de l'ISR et les candidatures pour ICR'93. Pour la première fois, j'employai le terme de jeux olympiques de la radiologie pour définir un congrès international. J'avais cherché longtemps un slogan de ce genre et regrettais de ne pas l'avoir trouvé plus tôt pour l'inclure dans le dossier de promotion internationale d'ICR'89. Il définissait bien un état d'esprit non le congrès annuel de Chicago ne pouvaient prétendre s'affubler. La Thaïlande confirma sa candidature à cette occasion, Mais l'adhésion de sa communauté radiologique ne paraissait pas totale. Elle évidence, dans l'état présent les infrastructures, il était impossible d'organiser un grand congrès. Je retrouvai Felicity Tan au stand GE qui avait commis de s'appeler CGR. Elle me fit part des difficultés qu'elle avait eu à dédouaner un appareil d'échographie Made in France. Les industriels n'aimeraient pas la Thaïlande. Les Indiens étaient absents. De son côté, Lenny Tan me confirma sa résolution et sa ténacité; je lui conseillai de faire une tournée européenne quelques mois avant le vote. Il commençait à avoir les faveurs du pronostic. Encore fallait-il que Paris fut un succès. Tout le monde est d'accord sur le fait qu'un échec marquerait la fin des congrès internationaux. Je rentrai à Paris avec la conviction que la participation asiatique serait effective et que les leaders avaient compris que l'ISR était le meilleur moyen pour eux de ne pas se couper de la vie internationale.

### 7.21. CHICAGO, MICHIGAN, RSNA'88

Je ne restai que quelques jours à Paris le temps de soigner ce que ne manque pas de créer l'air conditionné sur les voies respiratoires. Je ne sais plus quelle grève compliqua les départs des Français pour le congrès de Chicago, probablement celle d'Air France, car je fus contraint de

prendre un vol American Airlines via Raleigh-Durham. C'était d'une fatigue supplémentaire. Je garde de ce RSNA-là un souvenir de calvaire. Maurice Tubiana avait décidé d'y assister et nous eûmes une grande activité diplomatique pendant quelques jours. L'état-major du RSNA fut particulièrement accueillant. Il y aura une participation officielle au programme scientifique sous la forme d'une vingtaine de posters exposés dans un espace privilégié au frais de la société et sélectionné par cette dernière parmi les meilleurs. La revue Radiology (le grey journal) publiera un article dans un de ses numéros de printemps. Jean-Michel Bigot et moi fûmes invités à tourner un clip qui serait inclus dans la cachette éditée à la fin du congrès et dont la diffusion est mondiale. Le stand, placé dans le hall à un meilleur endroit que l'année précédente, ne désemplissait pas ; il jouxtait celui de l'American Association of Woman Radiologists qui en tira le plus grand profit, nous dit sa présidente Gretchen Gooding de l'UCSF. Martine Jeannet continuait d'y faire merveille.

Il y avait une seule ombre au tableau : il n'y aurait pas beaucoup de sud-américains, même avec l'aide de Luis Martinez. Je revis monsieur Makino, de Toshiba, qui, au cours d'un business-breakfast, m'avait bien exprimé ce que pensaient les industriels japonais : le RSNA était leur préoccupation prioritaire ; Paris était une perspective attrayante mais était épiphénoménal ; Singapour avait leur préférence pour le futur. Je me rendis à la réception offerte par la Société hollandaise de radiologie. Elle lançait également sa candidature pour 1993. Le match serait donc entre l'Asie contre l'Europe. Cette candidature paraissait inaugurer en fait une période de compétition entre pays européens pour décourager les velléités hégémoniques de l'Allemagne de l'Ouest sur la culture radiologique de la fin

du siècle.

## 7.22. TUCSON, ARIZONA, DECEMBRE 1988

J'avais commis un péché d'orgueil. J'avais accepté quelques mois plutôt une invitation de Paul Capp et Bruce Hillman à me rendre à Tucson et donner une série de conférences à la suite du congrès de Chicago. Je rencontrai Bruce et lui fis part de mes soucis relatifs à un état de fatigue que je ne contrôlais plus très bien. Annuler cette visite qui s'inscrivait dans un cadre créé depuis plusieurs années aurait été d'une grande incorrection car il était trop tard pour une substitution fois. Je l'avertis Bruce que je ne pourrai pas faire de gros efforts de représentation. Ce ne pouvait que le décevoir car il avait préparé beaucoup d'événements pour ces trois jours en Arizona.

J'ai un souvenir atroce de la traversée à pied de l'aéroport de Denver avec, à la main, les dossiers de cas cliniques que je devais montrer aux résidents du département de radiologie de l'Arizona Health Center. À Tucson, je retrouvai avec plaisir l'adobe où j'avais passé une soirée mémorable avec John Amberg en 1980. Je déclinai d'abord l'invitation à faire un 18-trous sur le plus grand golfe de Tucson. Je réussis à préparer mes conférences, à les donner et à passer un temps suffisant avec les résidents. Je les rencontrai au cours de déjeuners que Bruce avait organisés durant lesquels nous discutâmes de leurs problèmes de carrière comparés à ceux de leurs collègues français. Nous étudiâmes les possibilités d'organiser des échanges malgré les différences de langues. Formaliser un accord avec l'université d'Arizona m'intéressait car le département de radiologie que Paul Capp continuait de diriger pour encore un an n'avait plus rien à voir avec ce qu'il était en 1980. Il avait signé un accord avec Toshiba qui lui avait construit

un laboratoire de recherche fait de six bâtiments. Je rêvais d'une installation identique à Paris mais cela ne pouvait se réaliser dans un futur proche. Il me semblait qu'il aurait tout avantage à recevoir une paire de résidents américains qui recevrait un enseignement clinique complémentaire bien plus riche qu'en Arizona et envoyer à Tucson deux jeunes français qui trouveraient un outil de recherche immédiatement productif. Cette réflexion restera un vœu pieu bien qu'un Libanais francophone s'avérât intéressé.

### 7.23. LAX, LOS ANGELES AIRPORT, DECEMBRE 1988

Je réussis à éviter l'infarctus du myocarde que redoutait Paul Capp. Par contre, je crus mourir dans l'aéroport de Los Angeles. Mes bagages pesaient un âne mort. L'escalator que je devais prendre pour aller au comptoir d'Air France était en panne. Un employé me récupéra au bord du collapsus. J'évitai l'infirmerie de justesse. À ce stade, je dois vous livrer un secret. Depuis mon premier tour du monde, je ne voyageais plus qu'en première classe dans les grands trajets internationaux transatlantiques ou transpacifiques. Cela me donnait l'accès au salon réservés aux VIPs après un enregistrement rapide et confortable, et je n'avais jamais de problèmes avec les excédents de bagages; je pouvais allonger mes longues jambes devant mon siège qui me permettait de dormir tranquillement. Je n'avais plus qu'à méditer sur ma témérité et retirer les conséquences. Ma marge de manœuvre était étroite. Au stade où était le projet de Necker, il fallait intervenir tous les jours sinon plusieurs fois par jour. Il n'était pas question de se mettre au vert.

## 7.24. PARIS, DECEMBRE 1988

Une décision d'urgence s'imposait. Elle me crevait le cœur : annuler mon voyage à New Delhi. Aggarwal m'avait invité à donner une conférence au cours du congrès national indien. Bigot et moi devions faire le voyage ensemble. Je tenais à faire une enquête similaire à celles que j'avais menées à Singapour et à Bangkok, ne serait-ce que dans un esprit d'équité et par respect pour lui auquel me liait des sentiments très amicaux depuis que nous avions joué au golf à Honolulu. Jamais de ma vie je ne m'étais décommandé. Je vivais cela comme une sorte de déshonneur. Mais il n'était pas question de mourir à New Delhi ou à Calcutta, ni même de tomber malade. Puisque je ne pouvais pas m'arrêter, il fallait dormir. Je laissai l'heure du levé matinal se fixer au rythme de ce qui me restait de biologie du rythme circadien.

Je ne peux que rendre un hommage la qualité de mes collaborateurs tant à Boucicaut qu'à Necker. Ils et elles m'épargnèrent tous soucis dans la vie quotidienne et les malades ne furent pas moins bien soignés que si j'avais été présent. Bien les choses se réglèrent sur simple coups de téléphone ou de brèves visites. Juste avant les vacances de Noël, nous fumes convoqués à une réunion avec la Direction de l'Informatique (DI) de l'APHP pour la sélection du système informatique dont Joël Chabriais avait écrit le cahier des charges sans que son inventivité fut bridée par des objectifs financiers contraignants ; il avait une préférence pour le système proposé par la firme Goupil. L'on découvrit alors qu'il y avait un «*produit AP*» que la DI acceptait de mettre en place à Necker. Le logiciel avait été conçu par le service de neuroradiologie de l'hôpital Henri Mondor de Créteil ; il avait été amélioré au sein d'un club d'usagés - le club Radiap - spécialement animé par Victor Bismuth à Ambroise Paré et auquel

participait Gilbert Flatrès. Il permettait entre autre de gérer l'activité d'un service de radiologie et les mouvements du personnel médico-technique. Le traitement de texte sur IBM PC, moins souple que celui d'Apple, archivait les comptes-rendus des examens et le courrier. L'archivage de la partie écrite des dossiers médicaux relève de l'application à la médecine du Rhinocéros d'Ionesco. La croissance est exponentielle et le volume des documents papiers stockés consomment une place de plus en plus important des locaux disponibles dans un service ou un hôpital. La gestion manuelle des archives devient impossible dès lors que le personnel compétent fait défaut. Les consulter tient du miracle dès lors qu'elles sont mal classées et mal disposées. Les archives mortes ne servent à rien.

Le système Radiap n'avait pas que des avantages. Il avait le mérite d'exister sous une forme élaborée. En inventer un autre aurait été une entreprise excitante mais vaines. Malgré tous les talents de mes collaborateurs, nous n'aurions pas eu le temps de le concevoir ni de le mettre au point dans des délais voulus. Mieux valait investir sur ce produit AP. Bismuth nous donnera un conseil précieux qui conditionnera le succès de l'opération informatique. Il fallait prévoir un grand nombre de consoles pour que chaque poste fonctionnel dispose de la sienne et qu'il n'y ait jamais d'embouteillages sur une seule. Le budget alloué pour cette partie de l'opération paraissait suffisamment élevé pour que cet impératif soit respecté. Aujourd'hui, connaissant les avatars malheureux de la société Goupil, c'était bien le bon choix que souhaitait l'administration locale. Le directeur résuma tout cela par un aphorisme pertinent : *«fini le temps de la gomme et des crayons»*.

Je passe les vacances de Noël en état d'hibernation. Dans la nuit de Noël, je dus aller faire une échographie à

Boucicaut et j'ai éprouvé pour la première fois de ma vie le sentiment de haine que portait mon père au téléphone quand il était recru de fatigue et ne devait qu'au sens du devoir le courage de se lever encore une fois !

La démolition de l'ancien service démarra au début janvier et se fit à une allure record, dans des fracas impressionnants et des nuages de poussières. Je garderai dans ma mémoire une immense trouée qui évoquait un dommage de guerre, au milieu de laquelle trônait une machine à développer Kodak presque neuve et qui n'avait pas pu être évacuée à temps. Il ne restait plus au bout de quelques jours que les murs porteurs. Il y régnait une quasi obscurité et, en ce début d'hiver, il y régnait un froid glacial. L'installation provisoire du service dans des locaux situés à l'étage au-dessus fonctionnait au mieux malgré le bruit. En cumulant les effectifs de Necker et de Boucicaut, je disposais de cinq chefs de clinique et d'une douzaine d'internes ou d'équivalents temps-plein qui, bien qu'ils et elles démarrassent tous leur carrière, prirent pleinement leurs responsabilités. Ils me soulagèrent de toute la gestion quotidienne des deux services avec une telle conscience que je n'avais à me préoccuper seulement des problèmes essentiels : la conception du nouveau service, ICR 89 et la Société internationale de radiologie.

## 7.25. BRUXELLES, JANVIER 1989

Mon premier rendez-vous important de l'année se situait en Belgique. J'avais obtenu que l'équipement en échographes du nouveau service soit disjoint de l'appel d'offres initial. J'avais défini le profil de l'unité comportant deux salles jumelles. Je n'avais pas eu de difficulté majeure pour faire comprendre que les deux appareils numériques devaient être munis de tous les

perfectionnements disponibles : sondes classiques de basse fréquence pour l'exploration des volumes anatomiques épais (3,5 à 5 MHz), mais aussi sondes de haute fréquence (7 à 10Mhz) pour mes activités personnelles dans le domaine des parties molles (seins, thyroïde et parathyroïdes), sondes endocavitaires pour l'exploration de la prostate et de l'appareil génital féminin, sondes doppler. Ces dernières m'excitaient particulièrement. Depuis que j'avais fréquenté Léandre Pourcelot et l'école de Tours dix ans auparavant, j'attendais avec impatience l'apparition de sondes combinant l'échoscopie classique permettant l'étude imagée des structures anatomiques, et l'enregistrement doppler des flux sanguins sur l'ensemble des vaisseaux. La firme américaine ATL avait proposé ce type de sonde en 1981 à Chicago; j'entraînais sur le stand Laurent Garel pour lui montrer les premiers enregistrements des vaisseaux et leur flux sanguins. Pour des raison qui m'échappent, les français avaient avec Pourcelot, pionnier du doppler, et avec la CGR-Ultrasonic comme partenaire industriel potentiel, la possibilité de devenir le leader de ce type d'appareillage. Ils laissèrent aux Américains et aux Japonais toutes les initiatives de recherche appliquée.

## 7.26.KANSAS CITY, KANSAS, 1984

En 1984, j'avais participé au congrès de la société américaine d'ultrasons, l'AIUM, qui s'était tenu à Kansas City. La ville était tellement peu attractive que la plupart des collègues américains ou bien ne vinrent pas, à mon grand dépit, ou y passèrent seulement une journée. Il y avait surtout des sonographes ce qui sont à l'échographie ce que sont les infirmières à la médecine. Si je fus frustré de la rencontre de nombre d'amis, je découvrais avec étonnement une nouvelle

génération d'échographes. Acuson, une startup de San Diego, montrait une échographie révolutionnaire par son imagerie numérique sophistiquée de très haute définition mais surtout par sa modularité. Jusqu'alors et pour longtemps encore, les échographes étaient des appareils figés. La technologie évoluait vite. Les échographies étaient pratiquement dépassées dans les mois qui suivaient leur sortie : les constructeurs renouvelaient alors totalement leurs modèles au grand dam des médecins dans la trésorerie essoufflée de pouvait suivre le mouvement. La compétition était acharnée entre Américains et Japonais. Les firmes américaines étaient les plus innovantes dans cette décennie-là. L'Europe s'effondrait. Les Japonais raflait les marchés du fait d'un meilleur coefficient coût/efficacité. Alors, le cours du yen n'était pas aussi cher que le dollar. Acuson présentait un appareil dont l'on pouvait garder la carcasse et changer les modules au fur et à mesure que la technologie s'améliorait et elle s'améliorait à pas de géant. L'image que procurait cet appareil était splendide pour l'époque. j'étais ébahi de voir sur l'écran la beauté de l'exploration anatomique dynamique du larynx. En principe ce type d'organe est ingrat pour les ultrasons qui n'aiment pas l'air de l'appareil pulmonaire ou digestif. Là, l'on voyait comme jamais bouger les cordes vocales en posant simplement la sonde sur la pomme d'Adam. Cette technologie-là avait son prix qui atteignait bien trois fois celui d'un échographe classique. Inutile de rêver; malgré tous mes mérites en 1984, je ne pourrai disposer d'une imagerie pareille. Pourtant mes travaux sur les parathyroïdes avaient impressionné lors de ma présentation. Le nombre de cas été considérable : plus de 300. L'iconographie faite avec un échographe français CGR de moyenne gamme était superbe. Elle avait séduit les congressistes qui me firent l'honneur de suivre ma

communication.

### 7.27. NIH, BETHESDA, MARYLAND, 1984

Ma conférence sur ce thème ne séduisit pas moins étonnera pas moi les médecins du National Institutes of Health à Bethesda. Cette institution est fameuse dans le monde entier. Le département de radiologie était dirigé par l'angiographe John Doppman. Elle drainait spécialement les hyperparathyroïdies récurrentes ou récidivantes après des interventions dans leurs lieux d'origine. Par l'angiographie et plus récemment par la scanographie, Doppman mettait en évidence les masses parathyroïdiennes ectopiques, retro-œsophagiennes et intramédiastinales notamment. Or, ces dernières ne sont pas visibles aux ultrasons pour cause de couverture gazeuse. Doppman et moi étions complices et non pas concurrents; il le savait depuis que je l'avais invité à l'Échographie du cou, deux ans auparavant, après que je l'eus rencontré à Chicago l'année précédente. Son service était immense, comme il se doit dans un centre de référence américain, aussi bien en appareils d'imagerie qu'en matériel informatique, et étonnamment vide de malades le jour de ma visite. Sauf à la Mayo Clinic, jamais je n'aurai parlé aux États-Unis devant un auditoire aussi nombreux. J'étais sûr de moi du fait de la qualité de mon matériel casuistique et des images. Que n'aurais-je fait en France avec tout ce dont Doppman disposait. Il y avait presque autant d'échographes que chez Barry Goldberg à Philadelphie. Je passai une partie de l'après-midi avec le docteur Barbara Sonies qui travaillait gentiment sur l'échographie de la déglutition. Le voyage à Kansas City et à Bethesda aura pesé lourd sur ma détermination à travailler en profondeur l'échographie ORL à Boucicaud l'année plus tard. Ce sera le domaine dévolu à Fanny

Balleyguier. Le soir, je participai à un dîner familial où la jeune fille de John Doppman, initialement réticent, réussit à extorquer la permission d'aller écouter Michael Jackson le lendemain.

## 7.28. CHICAGO, MICHIGAN, RSNA, DECEMBRE 1988

Mais revenons à nos échographes alors que nous sommes à Chicago en 1988. Je ne me souviens plus si les premières présentations de doppler-couleur datent de Kansas City ou plus tard. Thérèse Planiol et Léandre Pourcelot m'avaient ébloui en 1978, lorsque j'assistai à la répétition de la communication filmée sur le codage coloré de l'analyse spectrale obtenue par l'exploration doppler des carotides qu'ils devaient présenter à l'Académie de médecine. Là encore un travail de pionnier que la technologie française négligea et que développèrent les Américains. Donc, en 1988, Acuson dominait le marché des échographies du haut-de-gamme américain par la qualité et par le prix. Le dollar était encore très cher. Jean-Michel Bigot, Victor Bismuth et moi étions particulièrement concernés. Nous eûmes une longue discussion avec la directrice commerciale d'Acuson. Il ressortit que, pour sa société, la qualité de son produit était tellement dominante sur le marché américain, qu'il était hors de question de favoriser une opération de dumping sur quelque territoire que ce fut. Elle acceptait de faire un effort pour les Français qui voulaient leur appareil, parce que ce serait la conquête d'un nouveau marché, mais il apparaissait évident que cet effort serait insuffisant pour vaincre la réticence de la direction des équipements de l'AP-HP. J'avais profité de la gigantesque foire qu'est le RSNA pour visiter tous les stands qui exhibaient des échographes couleur. Le Platinum de chez Philips n'était pas plus au point que

le haut de gamme de GE-CGR. Acuson ne me séduisait décidément pas. Restait un Toshiba dont le prototype était montré mais sans possibilité de le faire fonctionner ; le bruit courait qu'il avait reçu un prix de la technologie innovante. Le choix serait difficile.

Je proposai à la direction des équipements de monter une courte visite en Belgique. J'ai déjà fait le panégyrique de la radiologie belge. Elle était mieux équipée que la nôtre. Ses élites étaient remarquablement compétentes et expérimentées. J'y avait des amis et des relations en qui j'avais toute confiance et qui étaient d'accord pour recevoir des représentants de l'AP-HP. Je pris donc le train pour Bruxelles avec l'ingénieur Lefebvre qui était directement impliqué dans l'opération de Necker. Nous ne devions passer qu'une journée en Belgique. Pour éviter des causes de fatigue superflue, je louai une voiture avec chauffeur qui nous emmena d'abord à Leuven le matin. Mon ami Albert Baert était le chef du département de radiologie de l'hôpital universitaire du Louvain flamand. Il nous reçut avec une grande gentillesse et une disponibilité d'autant plus ouverte que la visite se déroulait durant un jour férié. Son hôpital avait la taille d'un grand hôpital de l'AP, le département de radiologie avait celle d'un équivalent américain devant de haut vol. Il y avait trois scanographes, deux IRM en attendant une troisième. C'était un fief Siemens. Les échographistes étaient définitivement «*acusonistes*». J'étais ravi de montrer à un homme de l'AP un hôpital européen moderne, parfaitement tenu, situé à trois heures de Paris ; il pouvait servir de référence pour les Français qui ne vivaient pas sur les mêmes standards. L'opération de Necker pouvait prêter le flanc à la critique par son lustre inhabituel. L'exemple de Leuven la justifiait !

Après avoir sacrifié la gastronomie belge dans un

excellent restaurant de la périphérie de Bruxelles, nous allâmes visiter mes collègues des Cliniques Universitaires Saint-Luc qui sont un fief wallon. L'immeuble est massif et sobre. J'avais une très grande admiration pour son chef de service de l'époque, le professeur Bodart. Il préparait sa succession imminente. Son service était moins beau, architecturalement parlant que celui de Leuven, mais l'on n'y faisait de l'excellente radiologie. Je rencontrais mon ami André Dardenne qui était en quelque sorte mon alter ego dans la mesure où il était uroradiologue et échographiste. Longtemps handicapé par sa méconnaissance de l'anglais, il n'avait pas la reconnaissance mondiale qu'il méritait, bien que je le susse bien plus savant que moi. Sa compétence et son honnêteté étaient incontestées dans l'Europe de l'Ouest, spécialement dans sa zone francophone. J'attendais avec impatience son avis sur les échographes car il collaborait avec Toshiba depuis longtemps et il disposait d'un Acuson. Ses collaborateurs étaient acusonistes. Il ne connaissait pas personnellement le nouveau Toshiba qui tardait à faire son apparition sur le marché européen. Notre choix sera donc fait sur dossiers mais, après une ultime démarche auprès d'Acuson qui avait les faveurs de Bismuth, je me déclarai favorable à Toshiba dont le devis entraînait dans l'enveloppe financière allouée.

## 7.29. PARIS, HIVER 1989

Le comité d'organisation d'ICR'89 vivait son dernier semestre. La première grande date fut le 15 janvier qui marquait la limite d'acceptation des propositions de communications scientifiques. Peu étaient arrivées au 1er janvier. Or nous connaissions la règle qui veut que, pour un abstract reçu, l'on peut escompter 2,5 inscriptions. Un abstract est un résumé qui s'inscrit dans

une surface prédéfinie acceptant 100 à 300 mots selon les congrès; le comité scientifique préjuge de l'intérêt de la communication et propose son acceptation ou son rejet. La plupart des congrès valent par l'originalité des travaux que l'on veut y présenter. La plupart des scientifiques n'envoient pas leurs propositions longtemps à l'avance. Fixer une date limite proche de l'ouverture du congrès accroît la garantie de soumission de «*scoops*», mais cela complique considérablement l'administration du programme scientifique lorsque le congrès s'annonce gigantesque comme celui du RSNA voire d'ICR'89. Nous avons prédéfini un volume proche du millier de communications orales d'une durée de dix minutes d'exposé. Une fois acceptée, il faut en prévenir les impétrants. C'est là qu'il faut prier pour qu'il y ait pas de grève des postes, en France mais aussi dans les pays du monde entier. La télécopie n'avait pas encore le développement qu'elle a maintenant; nous nous en étions largement équipés et cela nous aida à régler bien des problèmes ponctuels. Fixer une date limite à plus de six mois à l'avance risque d'appauvrir le contenu scientifique du congrès. Les travaux originaux ne sont en général prêts que tardivement et l'on risque de ne recevoir seulement que des déclarations d'intention donc il est souvent difficile d'apprécier le sérieux, sauf à connaître la qualité des équipes qui les présentent. Les scientifiques attendent généralement le dernier moment pour expédier leurs abstracts. Dès lors tous les moyens sont bons pour gagner du temps. Le courrier postal ordinaire n'a d'intérêt qu'en France même. L'envoi par avion de l'étranger peut-être trop lent. Les courriers express styles DHL, Fédéral Express et Chronopost sont largement sollicités car ils cumulent l'avantage de la rapidité et garantissent la bonne distribution des enveloppes. L'envoi par télécopie est le

must, surtout quand le décalage horaire permet de gagner encore quelques heures d'un continent à l'autre ! Nous avons décidé de fermer les yeux pour des retards de moins d'une semaine. Les enveloppes arrivèrent en avalanche autour du 15 janvier. Il y eut des embouteillages de voitures postales dans la petite rue Jean-Jacques Rousseau où s'était établi la société «*Convergences*».

Nous reçûmes autour de 2500 propositions. C'était un volume considérable qui pouvait nous sécuriser sur plusieurs points. ICR'89 s'avérait être un congrès connu. La promotion avait été difficile, nécessairement imparfaite et coûteuse du fait de la faiblesse de l'ISR. Mais plus important en ce moment, nous avons gagné la crédibilité scientifique du congrès. Non seulement les Français et les Européens de l'Ouest y croyaient, mais aussi les Américains du Nord, les Japonais, les Australiens et finalement les radiologues du monde entier. Nos efforts n'avaient pas été vains et ce succès justifiait leur débauche dans les principaux congrès auxquels nous avons traîné nos stands.

Restait le plus difficile. Nombre de scientifiques étrangers subordonnent leur participation à un congrès à l'acceptation d'une communication. Ne serait-ce que par l'inextensibilité des salles et la contingence des horaires, il était impossible de les accepter toutes. Nombre de communications n'avait pas le standard international et il était hors de question de dévaluer le programme scientifique. Une cuisine diplomatique est obligatoire dans un congrès qui se veut universel. Faire trop de place aux grands pays industriels vexé les pays en voie de développement. Faire trop de place aux Américains du Nord vexé les Européens. Que les Français fassent harakiri vexé la communauté nationale, notamment la province. Trop promouvoir les pays en voie de développement, qui n'ont guère d'autres occasions de se lancer sur la

scène internationale, crée une fâcheuse impression de programme scientifique faible. Le Comité Scientifique français se surpassera en faisant la meilleure sélection possible conciliant tous ces impératifs. Les amitiés particulières, si tentantes à cultiver dans ce type de manifestation, servirent positivement. Objectivement, le résultat fut plus qu'honnête.

Restait sur le carreau un nombre considérable de propositions qui ne pouvaient entrer dans le programme classique des communications orales. Les condamner sans appel pouvait être injuste car comment déceler certains trésors cachés ? Et puis financièrement parlant, dissuader suscitait la perte d'une source potentielle de recettes. Par ailleurs, le déplacement des congressistes, spécialement étrangers, dépendait souvent d'une inscription aux congrès, soit pour des raisons administratives, soit pour des raisons fiscales. Et les recettes nous en avions besoin. Le budget atteignait des chiffres vertigineux. L'installation du pavillon 7 du Parc des expositions de la Porte de Versailles conduisait à des discussions âpres avec la nouvelle direction qui remettait en cause certains principes de coopération initialement inclus dans l'accord. À plusieurs reprises, je rappellerai l'importance qu'il y avait pour le Parc de ne pas compromettre sa réputation par des exigences qui aurait pu conduire à des prestations insuffisantes, nuisibles à la qualité du congrès. Certes, les stands de l'exposition technique s'étaient bien vendus. Grâce à la ténacité de Martine Jeannet, nous avons réussi à augmenter le nombre de nos partenaires industriels lors du dernier congrès de Chicago. Il nous faudrait beaucoup de participants et cela d'autant plus que le président Maurice Tubiana avait un certain goût pour les dépenses de prestige, spécialement quand elles devaient servir la partie radiothérapie. Jean-Michel Bigot proposa alors une

initiative géniale. Toutes les communications se verraient offrir la possibilité d'une présentation sous forme de posters (communications affichées). Nous disposions d'un immense volume inoccupé dans le hall. L'aménagement de centaines de panneaux ne posait aucun problème technique ; il n'était pas une grande source de dépenses. À ma connaissance, une telle foire scientifique n'avait jamais été organisée à cette échelle auparavant.

En quinze ans, les expositions affichées sur panneaux ont pris une place considérable dans les congrès scientifiques. Les avantages sont multiples. Le moindre n'est pas la permanence de la mise à disposition du congressiste de l'information scientifique. Une communication orale ne dure que dix minutes. Elle entre en compétition avec celles qui sont programmées au même moment dans les autres salles. Ce message éphémère n'est donc reçu que par une relativement faible quantité de spécialistes qui épluchent le programme en conséquence. Le spécialiste peut par contre voyager dans une exposition scientifique à sa vitesse au moment qui lui sont les plus favorables. L'auteur peut donner rendez-vous à des spectateurs isolés ou en groupe. Au début de cette vogue, les posters étaient rudimentaires et leur présentation était relativement peu gratifiante. Aujourd'hui, avec les ordinateurs, l'imprimante laser et la reprographie, la tâche est devenue moins ardue. La confection d'un poster compétitif implique de gros moyens financiers. J'aurais aimé que soit créé à cette occasion un centre de fabrication de posters du haut-de-gamme pour permettre aux jeunes radiologues de valoriser leurs productions sans les ruiner. J'avais été frappée, comme tout le monde, par le luxe des présentations américaines. La vingtaine de posters choisis parmi les meilleurs du congrès RSNA 1988 risquait de faire paraître les autres quelque peu miteux. J'échouai dans cette création faute de trouver

les crédits nécessaires qui s'avèrent trop lourds pour les industries qui avaient à sponsoriser trop d'autres projets importants cette année-là.

### 7.30. MADRID, ESPAGNE, AVRIL 1989

Le surmenage permanent dans lequel je vivais me conduisit entre autres conséquences à décider de me retirer de la vie internationale dès la fin d'ICR'89. Je travaillais toujours d'arrache-pied pour maintenir le comité directeur de l'ISR sous pression. J'étais toujours convaincu de la nécessité de renforcer la section Diagnostic. Les dernières rencontres de Paris et de Chicago m'avaient conforté dans cette idée que certaines actions de compère opération avec les industries et les organisations internationales type OMS passaient par une liaison de toutes les sociétés savantes à travers l'ISR. Plusieurs raisons m'écartaient de cette aventure encore donquichottesque. L'efficacité nécessitait que je continue de voyager, ce que je ne supportais plus depuis l'avatar de Tucson. L'ouverture du nouveau service paraissait à ce point prenante et intense que je pressentais que je devrais m'y consacrer entièrement. Enfin la présence d'un président français radiothérapeutes rendaient pratiquement impossible une action efficace. Maurice Tubiana qui venait d'être élu à l'Académie des sciences, n'avait aucune raison ni aucune volonté de quitter la présidence de l'ISR. Jusqu'à présent j'avais été très loyal à son égard. La divergence de nos intérêts deviendrait tellement rapidement définitive qu'il me serait impossible de rester son adjoint. De plus, Walter Fuchs, en fin de compte restant en selle, conservait une position ambiguë vis-à-vis de scission entre Diagnostic et Thérapie. Décider de cette dernière était en mon pouvoir à cette époque, mais j'étais hors d'état de l'assumer.

Le président de la commission des statuts de l'ISR, José Bonmatí, qui avait si bien réussi le congrès international de 1973, et moi sympathisons depuis notre première rencontre. Nous pouvions nous exprimer en espagnol et en anglais, ce qui avait son intérêt quand il fallait faire des apartés ou préciser certaines nuances. Nous étions convenus de nous rencontrer à Madrid au début du printemps. Je passais 48 heures avec lui. Son analyse rejoignait la mienne sur de nombreux points. Il ne pensait pas compte que je devais rester à mon poste. Je lui exprimais mes réticences mes réserves. Il était convaincu que Maurice Tubiana aurait besoin de mon aide.

Je n'avais pas visité la capitale espagnole depuis 1976. Je ne la reconnaissais pas, quoique les immenses avenues et les places du centre n'aient pas changé. Le franquisme avait fait place à la démocratie. L'insertion de l'Espagne dans le marché commun avait dynamisé le pays et les mœurs surtout chez les jeunes femmes qui s'émancipaient. Les prix aussi. Le chauffeur de taxi qui m'emmènera à l'aéroport se désespérait du taux de chômage. Mais il devenait évident que l'Espagne était en train de devenir une puissance européenne conséquente, sur les traces de l'Italie. Il n'était pas question pour moi de goûter aux joies du noctambulisme madrilène. José et moi nous contentâmes de pousser tard dans la nuit les discussions sur l'avenir de l'Europe latine. Je lui racontais mes voyages en Amérique du Sud. Ses expériences sur le terrain étaient plus anciennes que les miennes. L'Espagne, d'une façon générale, n'avait pas encore les moyens d'une politique ambitieuse vers les contrées de son ancien empire. J'étais très confiant, par contre, de l'essor de la langue espagnole dans le cours du XXI<sup>e</sup> siècle.

### 7.31. PARIS, PRINTEMPS 1989

Après la démolition spectaculaire mais de brève durée, le chantier de Necker avait changé d'allure avec la construction de nouveaux locaux. L'architecte s'arrachait toujours les cheveux du fait des difficultés que lui posait le gros œuvre du Palais du Rein. Pour nous et plus particulièrement l'équipe des trois surveillants qui travaillaient d'arrache-pied pour que le résultat fut fonctionnel, la visite quotidienne du chantier était un ravissement. Je passais toujours une demi-journée à Boucicaut et une demie journée à Necker. Le lieu par lequel commencer ma journée dépendait du rendez-vous de chantier et de mes consultations que je ne voulais pas interrompre.

Tous les jours, il y avait des décisions à prendre ou à entériner. Il y eut bien sûr beaucoup d'imprévus et de difficultés. Ce pari impossible passionnait tous les acteurs. Tous les problèmes se résolurent grâce à l'excellente entente qui régnait entre tous les partenaires. Tout le monde se surpassait pour que le résultat fut à la hauteur des ambitions. Aujourd'hui, j'ai oublié toutes les angoisses et les incertitudes qui nous étreignirent à l'époque. Y eut-il des retards? Je ne m'en souviens plus que confusément et, s'il y en eut ils furent rattrapés avec célérité. Nous décidâmes de faire un grand arrosage lorsque le chef des travaux nous annonce que son travail est pratiquement achevé dans les délais. Tout était là, les cloisons, la trouée vers la lumière du secrétariat, les fils, les câbles, les tuyaux, les sols, les plafonds. Il ne restait plus qu'à laisser la place à la General Electric-CGR pour monter les appareils. Ses ingénieurs firent des miracles. L'orgueil national joua son rôle. Certes le scanographe était américain, mais tous les autres équipements étaient français. Il fallait les mettre en valeur. Ils s'y consacrèrent avec passion. En aurait-il été

pareillement si Siemens ou Philips avait été choisi ? Je n'en suis pas si sûr. La GE-CGR avait beaucoup plus d'hommes à injecter dans l'opération et ces hommes étaient sur place et surmotivés.

Mon surveillant général, Gilbert Flatrès, s'avérait être une excellente recrue. Homme honnête, il s'impliquait dans tous les détails de l'opération. Homme anxieux, il vivait dans le doute mais savait exposer clairement les problèmes et présenter les solutions optimales. Ses deux adjointes lui préparaient des dossiers en plomb. Nicole Laborie et Michelle Grall abattirent un travail considérable pour les choix mobiliers. Nicole disparaissait derrière des piles de catalogues et elle s'entendra parfaitement avec l'économiste, Madame Besson, et l'ingénieur biomédical, Madame Rivoal. L'esthétique et la fonctionnalité du résultat final leur doivent tout. La connaissance du terrain qu'avait Michelle jouera son plein dans la réussite de la salle de radiologie vasculaire. Elle n'aura pas pour moindre mérite que d'avoir assuré la difficile gestion de l'activité médicale du service durant tout le semestre.

J'avais toujours exprimé le désir que l'esprit de rénovation porte d'abord sur le confort du malade. J'avais encore en mémoire tous ces malades invalides, septicémiques épuisés par la fièvre, opérés couverts de balafres et de cicatrices fraîches douloureuses, gens âgés assis des heures durant sur des sièges trop bas et trop défoncé par des années d'usure, mélangés aux enfants assis par terre terrorisés par ces adultes gravement touchés. Je voulais que les sièges des salles d'attente soient confortables, adaptés à la condition de malades devant subir de longs délais d'attente et résistants à une usure trop rapide. Le siège d'avion me paraissait l'idéal. Je trouvai l'adresse d'une société dont j'ai oublié le nom ; je le regrette car je voudrais remercier sa direction pour sa gentillesse. Je

lui expliquai mes desiderata au téléphone ; il fut d'abord interloqué par ma demande. J'avais trop utilisé l'avion pour ne pas avoir compris l'intérêt de ces sièges conçus pour résister aux accélérations de plusieurs tonnes par seconde, inclinables et revêtus de tissus particulièrement solides et faciles à entretenir. Les fauteuils d'avion sont hors de prix. Je crois me rappeler qu'un siège de première classe coûtait 40 000 Fr. C'était un rêve inaccessible. Le directeur me proposa, à un prix défiant toute concurrence mais encore trop élevé un lot de sièges «touriste» qu'un commanditaire insolvable lui avait laissé sur les bras alors qu'il lui avait imposé un coloris spécifique. Outre le prix qui garantissait sa solidité, l'étroitesse de sièges dessinés pour un petit avion était incompatible avec une acquisition à destinée médicale. Madame Besson, sensiblement à mon désappointement, s'attaqua au problème et trouva une excellente solution à partir de fauteuils de cinéma, type salle des Champs-Élysées, alliant le confort à la solidité pour un prix abordable. Les malades se sentirent bien assis dans toutes les salles d'attente.

Je gagnai un combat important, contre l'administration se fois, par l'acquisition d'un gros lot de négatoscopes, ces plages lumineuses qui servent à lire les radiographies. Pour tout le monde, le plus important est la prise de radiographies. Il n'est pas difficile de convaincre l'interlocuteur que, si l'on achète un bon appareil de prise de vues, l'on obtiendra de bons clichés. S'il est le dispensateur de crédit, il aura tendance à privilégier cet investissement ; or, l'on peut faire de mauvais clichés sur un bon appareil et vice versa. Comme ses marges de manœuvre sont habituellement limitées, il trouvera naturel de faire des économies sur les accessoires moins coûteux. Cette approche primaire a souvent des conséquences néfastes pour le radiologue. Le film radiologique, support

d'images coûteux, doit être protégé par des cassettes plombées solides et parfaitement étanches à la lumière. Dérivé des films photographiques il a un rendement optique faible lorsqu'il est impressionné directement par les rayons X; il est nettement amélioré s'il est encarté entre deux écrans renforçateurs. L'ensemble grève les budgets de fonctionnement mais la qualité du résultat était directement reliée à cet investissement à une époque où la numérisation de l'image n'avait eu pour conséquence son enregistrement sur des CD-Rom après un simple lecture sur un écran vidéo. L'époque du développement à la main dans des chambres obscures appartient à l'histoire de la radiologie analogique. De nos jours l'on place le film dans un système de développement automatique. Les développeurs les plus modernes opèrent à la lumière du jour. L'on passe la cassette à l'entrée. Le film ressort développé et séché à l'autre extrémité de la chaîne, en moyenne au bout de 90 secondes. Avec le plein jour, la chambre noire et l'agent hospitalier qui les dessert disparaissent-ils ? Oui à 90 pour cent. L'investissement est coûteux - cet adjectif revient obsessionnellement quand l'on parle d'imagerie médicale - mais rentable par le gain de temps, la constance de la qualité et l'économie de personnel qui peut être reconverti dans des activités plus gratifiantes pour lui et le service. Dans ce domaine, l'investissement dans le service m'offrait toutes les garanties, Kodak installerait le top de ce qui était connu et un must dans la nouveauté, avec un nouveau modèle de machine utilisant le laser pour la reproduction des images numériques. Ce serait une première mondiale pour la firme et une grande source d'excitation, au vu des promesses de qualités exceptionnelles qui nous étaient faites. Investir dans l'automatisme intégral était - et reste encore pour un court (?) futur - inconcevable au sens de la sagesse. Les clichés

de mammographie et les clichés pris au lit chez les malades ou en salle d'opération qui ne peuvent être déplacés bénéficient d'un développement de type conventionnel. Plus encore, automatisme signifie pannes imprévisibles et maintenance de durée prolongée, donc nécessité d'une roue de secours dont le fonctionnement par l'homme est gage de sécurité. Le service sera équipé d'une chambre noire unique annexée à la salle de mammographie.

Une fois le film développé il faut l'interpréter. Nombre d'examens sont faits d'une série de films. En radiologie urinaire, elle peut atteindre et souvent dépasser une quinzaine de films qu'il faut exposer en entier par ordre chronologique sur des plages de négatoscopes contiguës. La plupart des films utilisés chez l'adulte mesurent 30x40 cm ou 36x43cm, 24x30cm chez le jeune enfant. La qualité d'interprétation et sœur dépendant de la qualité des films, mais autant de la qualité des négatoscopes. Le voyage en Belgique m'avait permis de démontrer l'importance de ses accessoires et j'obtiendrai tout ce que je voulais; le lot comprenait un remarquable engin, courant dans les services américains, inusité en France, autorisant l'inclusion de 400 films - soit la production de deux journées de cas «*intéressants*» dans un système de rouleaux qui défilent devant une plage lumineuse. Cet accessoire, il faut l'avouer beaucoup trop coûteux du fait de son marché très limité et de sa production confidentielle, permettait de pratiquer l'auto-enseignement aux moments de liberté. L'on peut réunir autour de lui un groupe de collaborateurs, des étudiants ou des visiteurs pour des interprétations dialoguées. C'est également un moyen non policier pour les cadres de vérifier la constance de la qualité moyenne des examens.

Pour avoir visité, en France et aux quatre coins du monde, d'innombrables hôpitaux et leur service

de radiologie, pour avoir exercé dans les hôpitaux et des services de qualités variables aux plans confort et esthétique, Pour en avoir expérimenté quelques-uns en tant que malade, j'opte définitivement pour la thèse selon laquelle un hôpital et des services qui le composent et compris de radiologie doivent être architecturalement fonctionnels et esthétiquement beaux selon les standards de l'époque. Le choix du mobilier n'était pas le plus difficile, les progrès de la bureautique marquant la décennie 80 finissante. Les économes semblaient avoir compris que le corps médical, le secrétariat, le personnel de gestion et les manipulateurs doivent être valorisés par des moyens mobiliers gratifiants, mis à leur disposition à défaut de pouvoir augmenter leurs salaires injustement insuffisants. La maison Straffor était en matière de bureautique en 1989 la maison à la mode. Elle lançait une nouvelle gamme à des prix intéressants Tout le monde serait bien assis devant les bureaux vastes et en principe adaptés aux fonctions.

Le choix des peintures est un gros moment de discussions passionnées contradictoires et certainement le domaine où il est le moins facile de se concilier tout le monde sur une couleur déterminée. La vie génère la saleté. La saleté se gère par un entretien des locaux. Préoccupation obsessionnelle des hôpitaux nordiques, elle s'amollit au fur et à mesure que l'on descend vers l'Équateur. Y faire face quotidiennement est une des servitudes les plus ingrates dévolue à l'encadrement. Tous les systèmes existent à Paris comme ailleurs, depuis l'attribution à chaque service d'un personnel attaché au seul entretien jusqu'au recours à des sociétés extérieures à l'AP-HP. Je suis naturellement désordonné et doit faire des efforts pour être soigneux. Ce caractère sans originalité. Le désordre génère le désordre, la saleté génère la saleté, avec cette saleté, l'indolence potentialise le tout. Maintenir la propreté et l'hygiène

que requiert une structure médicale impose une discipline collective dont les principaux garants sont l'ensemble du personnel et les malades, visiteurs compris. Tous y sont sensibles mais peut être plus inconsciemment qu'activement. Un vrai patron effectue au moins une fois par jour le tour de son service pour s'assurer de l'impeccabilité du service. Idéalement, il devrait avoir effectué au moins une fois toutes les tâches le plus basiques, incluant la corvée de chiottes, et le personnel doit savoir faire au moins aussi bien que lui et si possible mieux. Je crois avoir exercé ce modèle durant toute la carrière hospitalière et cela n'a pas été rien dans le maintien de mon autorité bienveillante mais pas laxiste. Tout le monde, jaloux exclus, apprécie l'esthétique des locaux. L'état de grâce intéresse aussi l'outil de travail. L'on respecte le plus longtemps une structure neuve dont l'on est fier. L'on la respecte plus longtemps si la corrosion est lente. Or l'érosion est inéluctable. La facilité consiste à choisir des couleurs dites non salissantes, brunes de préférences. Malheureusement la couleur n'élimine pas la saleté : trop foncée elle la masque, trop claire, elle l'exhibe. La couleur des murs de la radiologie de Necker serait donc délibérément «*salissante*» de façon qu'elle soit l'index de propreté du service. Elle serait blanche ou gris clair comme serait blanc les sièges de cinéma, à l'exception des portes qui seraient noires ou chêne clair ciré.

Mes ambitions allaient plus loin. Le cadre était beau, l'art devait entrer massivement dans mon service. Il devait présent dans l'hôpital comme il l'est dans les hôtels, les aéroports, les sièges sociaux et autres entités publiques ou privées. Cela n'était pas révolutionnaire mais restait à l'état embryonnaire, à l'exception des bureaux directoriaux et les salles de garde des internes. J'avais une chance unique d'aider à promouvoir cette idée. Le caractère

prestigieux et exemplaire de l'entreprise faisait le terrain et balayait les réticences. Le Professeur Sicard, l'influent conseiller médical de la direction générale de l'AP, grand amateur d'art moderne et ardent défenseur d'une politique hardie d'investissement de cette administration, adhéra immédiatement à l'idée de commander une œuvre spécifique à un artiste de renom. Que le lecteur n'en soit pas choqué. Tout budget d'entreprise comporte un secteur de dépenses d'un montant égal à un pour cent de son budget annuel destiné à l'amélioration du cadre de vie du personnel. L'AP-HP ne dérogeait pas à cette obligation. Elle possède son musée. Réflexe de prudence devant les aléas d'acquisition d'œuvres d'art? Coût trop élevé des œuvres grandioses d'artistes consacrés? Le saupoudrage des crédits pour l'acquisition d'œuvres mineures en plus grand nombre - en général des lithographies - lui était pratique plus courant que la commande d'une grande statue par Dubuffet comme le fit pour l'entrée de l'hôpital Robert Debré; la tour des Enfants Malades est le résultat d'un acte philanthropique d'un artiste américain stimulé par le professeur Denys Pellerin. La hardiesse dans la modernité n'est pas sans risque car elle était alors loin de rallier tous les suffrages. La médecine engendre plutôt des réflexes conservateurs. L'académisme serait une tentation peut être plus en rapport avec la souffrance humaine. En matière d'arts plastiques, je n'ai pas de compétences particulières mais plutôt une éducation. Je lui porte un grand intérêt, résultat de l'influence de mon oncle Paul Magneron, peintre localement estimé, qui m'hébergea quand j'étais lycéen et chez qui défilèrent plusieurs célébrités : James Guittet qui fut mon professeur de dessin pendant cette époque, Commère, Caillaud d'Angers, Soteras et quelques autres plus écorchés et moins assurés du succès national, faisaient de la peinture «valable» selon

les critères de mon oncle qui aura entre autres mérites de m'ouvrir les yeux sur la beauté de l'art moderne encore sulfureux aux yeux de la bourgeoisie provinciale de l'après-guerre. Pour peu qu'elle ne soit pas morbide, la peinture moderne, abstraite ou figurative, à sa place dans un hôpital de la fin du présent millénaire. L'on peut rêver d'un service décoré par Matisse, Braque, Miro ou Calder pour ne citer que mes préférés dans le maniement de la couleur au sein de compositions harmonieuses non génératrice d'anxiété. «*Il vous faut un artiste du groupe Cobra*» me suggéra mon ami Arlette Souami qui dirige une galerie dans le septième arrondissement et m'avait judicieusement conseillé dans quelques achats. J'avais une autre idée en tête. Arlette m'avait fait rencontrer Max Papart quelques années auparavant. Il allait flirtant vers les 80 printemps. Il avait émigré après la guerre aux USA où il était nettement plus connu qu'en France. Il vivait à la Nouvelle-Orléans et j'avais admiré quelques-unes de ses œuvres à la galerie Nahan qui est la meilleure de la ville. L'homme m'était très sympathique. Sa peinture colorée et optimiste me plaisait et, plus important, me paraissait pouvoir ne pas déplaire dans une ambiance médicale, à défaut qu'elle puisse déchaîner l'enthousiaste. Je demandais à Arlette de faire les approches. Assuré de son bon accueil, je les invitai à me rejoindre au cours d'un déjeuner au restaurant le Bouchut, pour que je le présente à Didier Sicard et à Nicole Laborie. L'accord fut fait sur une grande toile meublant le mur qui fait face à l'accueil dont l'architecte avait prévu de faire un grand espace lumineux. Cette fresque serait composée durant l'hiver 89-90. Comme tous les artistes méconnus dans leur pays d'origine, il en avait été frustré mais sans aigreur génératrice de rejet. Il était heureux d'avoir enfin une commande «*officielle*». Aux tarifs américains, nous n'aurions pu espérer qu'un

mouchoir de poche. Pour nous, il abandonnait toute idée de lucre. Ce que nous lui offrions lui convenait assez pour qu'il nous assure de la livraison d'une belle œuvre qu'il ferait fixer à ses frais avec un système de sécurité antivol et anti-vandalisme. Il me demanda, avec la plus grande courtoisie, en me montrant son livre biographique gentiment dédié, dans quel style je souhaitais que son œuvre fut composée. Moi, je voulais une œuvre totalement originale émanant totalement de son génie propre. J'ai assisté à une nouvelle fois sur la seule nécessité de toute référence au morbide. Elle devait être non seulement décorative mais aussi sédative.

Fort de ce succès et enivré par les perspectives qui s'ouvraient sur l'exploitation humaniste de l'entrée des artistes réputés au sein de l'hôpital, sans avarice ni générosité excessive, Didier Sicard démarcha Alechinsky. Il obtiendra à bon prix trois immenses estampes que la galerie Lelong lui laissera choisir. Arlette Souami pour sa part offrit une dizaine de lithographies de Karl Appel et de Geneviève Hugon. Je tenais beaucoup avoir plusieurs estampes de Geneviève, talentueuse fille de Max Papart dont j'avais acquis plusieurs très belles compositions sur carborundum. J'étais alors certain que le service aurait très fière allure et que cette riche exhibition serait une arme paradoxalement efficace contre son usure prématurée.

Si, malgré quelques problèmes, l'édification du service se passait suffisamment bien pour que l'on fut pratiquement assuré qu'il serait opérationnel au jour dit, l'ambiance était beaucoup plus tendue au sein du comité d'organisation d'ICR'89. Certes, le programme scientifique était bouclé de même que le très imposant cours d'enseignement universitaire. Les orateurs pressentis ou bien avaient accepté d'être seulement défrayés de leurs droits d'inscription, ou bien avaient été remplacés quand

leurs exigences étaient supérieures. Les présidences et les secrétariats de sessions, distinctions finalement très recherchées par la communauté scientifique en tant que baromètres de la célébrité, y compris par ceux qui affectent de mépriser les congrès internationaux, et très utiles pour pallier certaines difficultés diplomatiques, avait été désignés sans trop de difficultés. Ils avaient autre avantage d'éviter de donner certaines conférences dont l'on savait qu'elles seraient mal faites, à des mandarins en voie de has-beenage, pour les attribuer à quelques jeunes turcs dont ICR'89 serait le marchepied pour la reconnaissance internationale. Le moral était bas car les inscriptions n'arrivaient pas. Au vu du nombre d'abstracts reçus l'on pouvait au moins en escompter 7500 or, l'on était loin du compte. La date limite pour bénéficier des droits à montant réduit n'avait déclenché aucun rush de dernière minute. Que ce passait-il et comment l'expliquer ?

Nous avons tous que de plus en plus souvent les inscriptions étaient prises plus tardivement et qu'il fallait parfois dans l'ouverture du bureau d'inscription le premier jour pour mesurer le succès ou l'échec. Dans le cadre d'une manifestation aussi gigantesque ICR'89 dont le budget se comptait par des dizaines de mégafrancs, l'on peut évoluer de l'anxiété à la terreur dans de telles circonstances. Le moindre inconvénient n'était pas l'absence de trésorerie qui faisait passer de la colonne des intérêts à celle des agios quand il fallait faire des avances de fonds. Je n'étais pas de ceux qui mettaient en doute la participation importante de la communauté française. Le moins que l'on puisse dire était qu'elle mettait du temps à se manifester. Nombre de compatriotes, et pour cause, n'avait pas de rôle officiel flatteur. Allaient-ils nous le faire payer et faire une contre-propagande ? Les arguments étaient faciles. Les droits d'inscriptions étaient toujours

trop élevés, ce qui dans le cas présent n'était pas vrai. Le choix la première semaine de juillet était malheureux : elle était censée être celle qui ouvre le vaste désert que le Paris des vacances estivales. Je n'y croyais pas, surtout en cette année du bicentenaire. Nous avons beaucoup misé sur le jumelage d'ICR'89 et celui-ci. Le flou qui avait régné dans la mise en route du comité du bicentenaire avait rendu stérile toute velléité de concrétiser une manifestation commune. Peut-être parce que j'avais trop investi dans l'opération de Necker, Arlette Souami et moi n'avions pas réussi à mettre sur pied la grande manifestation culturelle réunissant les artistes plasticiens autour du thème de l'imagerie de l'Homme. Le programme social était vierge de toute référence précise à la commémoration de la Révolution. De toute façon nous n'étions pas assez riches pour offrir un luxe de prestation comme cela aurait été le cas vingt ans plus tôt quand l'argent coulait à flots. Les congressistes feraient leurs programmes de distraction eux-mêmes même et, disaient les autres organisateurs, cela ne pose aucun problème à Paris, festivités organisées ou à la carte.

Finalement, nous savions peu de choses sur les Européens. Les Britanniques n'étaient pas riches. Les Allemands paraissaient n'avoir guère de sympathie pour ICR'89; cela ne s'expliquait pas par le bannissement de la langue de Roentgen dans le cadre de la traduction extemporanée des conférences. Les Scandinaves étaient peu nombreux. Les Italiens et les Espagnols étaient imprévisibles. Les Européens de l'Est étaient réputés pour leur tendance parasitaire. Jalousie et scepticisme étaient les arguments les plus souvent évoqués pour spéculer sur le désintérêt éventuel des Européens. Dès le départ, nous savions que l'opulence ne viendrait pas des Africains, non plus que du Moyen-Orient, du fait du

développement encore insuffisant du corps de radiologues dans ses parties du monde. Seule l'intuition que je pouvais exploiter à la suite de mes voyages en Asie, me permettait d'espérer qu'il y ait une participation conséquente des pays d'Extrême-Orient. Les Australiens ne pourraient pas de pas venir nombreux malgré l'éloignement du continent. Ils étaient réputés être à l'affût de toutes les manifestations scientifiques de l'hémisphère boréal pour justifier leurs périple familiaux de longue durée auprès de leur administration fiscale. Le règlement de l'affaire calédonienne les avait-il rendus francophobes? Je savais qu'il ne pouvait en être que rien lorsque, neuf ans auparavant, j'avais visité l'Australie en pleine crise du Vanuatu. Il y avait une certitude par contre, les Américains du Sud ne serait pas là pour des raisons de catastrophes économiques atteignant la déroute, à part quelques individus fortunés provenant surtout du Brésil. L'absence d'inscription en provenance des pays des hispanophones nous conduira à supprimer la traduction extemporanée en espagnol pour des raisons d'économie. J'en étais particulièrement malheureux. Le maintien de langue officielle avait été promis aux délégations des pays de l'Amérique latine à Honolulu; j'en avait été le garant l'année suivante à Punta del Este. Lutter contre cette décision aurait été le symptôme d'un romantisme hors de mise.

### 7.30. NEW-ORLEANS, LOUISIANE, ARRS, MAI 1989

La paresse nord-américaine inquiéter davantage. Mon dernier rendez-vous international était le congrès de l'American Roentgen Ray à la Nouvelle-Orléans en mai. J'avais envisagé de ne pas m'y rendre mais j'étais inscrit pour une communication scientifique sur l'IRM des mains

qui avait été programmée en mon honneur en ouverture de programme. Annuler ce voyage aurait été une seconde faillite et une impolitesse grave. Je devais y aller, malgré la fatigue et le coût du voyage, pour rappeler encore une fois que le congrès existait, se portait bien et serait un éclatant succès. Je tâtai le pouls de mes amis et relations, incluant Paul Capp et John Amberg. Oui, un Boeing de la PanAm avait explosé à la fin de 1988 au-dessus de l'Écosse, mais le temps n'était ni terrorisme, ni aux troubles sociaux. 1989 en France était marqué par le triomphe des idéaux républicains et nul ne les contesterait en juillet. L'activité diplomatique générale s'annonçait intense et la sécurité serait particulièrement garantie. La preuve en n'était que les visas avaient été rendus obligatoires pour tout le monde; les Américains, qui prenaient ses mesures pour vexatoires ne devrait pas s'en offusquer bien au contraire. Certes le dollar ne cotait plus à 10 Fr., mais il était encore assez haut pour rendre un voyage en ces temps exceptionnels plus qu'attractif. Bien sûr, la législation fiscale américaine était de plus en plus restrictive en matière de déductions de frais de congrès mais la communauté radiologique n'avait pas encore atteint le seuil de pauvreté. Je restai deux jours à la Nouvelle-Orléans. Ce court séjour ne pouvait pas avoir la portée de ce que nous avons fait à Chicago mais il me permettra de mettre un dernier tour de vis à un certain nombre de mécaniques ponctuelles et, accessoirement, de drainer les derniers exposants à qui l'on pouvait encore vendre quelques mètres carrés. l'on fit son possible pour me distraire de mes préoccupations. Un bol de gumbo soup et un air de dixieland dans le quartier français entre amis. J'allai revoir les toiles de Papart et de Coignard et redécouvrit Passa à qui j'aurais volontiers confié un mur de mon service.

Il y a une période, dans le déroulement d'un projet, durant laquelle on ne peut plus que laisser les dés rouler. Il en allait ainsi durant ce mois de juin avec, parallèlement, ICR'89 et l'installation du service de Necker. Il fallait surtout se conditionner pour vivre les événements. La semaine du congrès serait atrocement lourde avec un nombre vraisemblable de rendez-vous tant au cours du congrès qu'à l'hôpital. L'AP-HP avait en effet décidé qu'elle organiserait des visites pour les congressistes intéressés dans des hôpitaux sélectionnés pour les nouveautés du plateau technique. Necker, avec son service rutilant, était en première ligne.

### 7.31. ICR'89, PARIS , JUILLET 1989

ICR'89 commençait par le congrès de radiothérapie (Radiation Oncology, pour être up-to-date) au Palais des congrès de la porte Maillot, durant le week-end. J'y allai à l'ouverture. Le visage de mon ami Eschwège était rayonnant. Le succès était évident. Les inscriptions dépassaient son espérance. Les inscriptions dépassaient leurs espérances. La communauté des radiothérapeutes était très cohérente et scientifiquement évoluée. Le programme n'avait aucune imperfection. Ils avaient l'impression de vivre un moment exceptionnel à Paris. Cette divergence nous avait coûté cher en argent et en soucis. Le résultat en valait la peine. Maurice Tubiana voyait sa position internationale encore confortée. Thérèse Planiol reçut le prix von Hevesy qui est l'équivalent d'un prix Nobel pour les biophysiciens.

Je n'ai qu'un souvenir vague du working committee de l'ISR qui se déroula le samedi après-midi. Le rendez-vous était fixé dans un endroit impossible que tous ses membres trouvèrent dans les plus grandes difficultés. l'on discuta

brièvement des questions qui faisaient l'ordre du jour de la réunion du comité exécutif du lendemain. L'ambiance paraissait bonne. La coexistence entre radiodiagnostic et radiothérapie, au sein de l'ISR paraissait viable sous la houlette de Maurice Tubiana. L'Anglais qui présidait la section des thérapeutes achevait son mandat. Son sécessionnisme s'était édulcoré. J'avais besoin de réfléchir sur ma position concernant la présidence du radiodiagnostic. Je priai mes collègues d'excuser mon absence au dîner officiel. Je rentrai de bonne heure après avoir fait un tour à Necker. Les techniciens de la GE-CGR travaillaient encore d'arrache-pied. Toshiba avait livré à temps les échographes qui sont des appareils mobiles. Kodak avait monté ces instruments; pour pallier toute mauvaise surprise, ses ingénieurs avaient mis en réserve une deuxième développeuse laser, un mulet en quelque sorte, au cas où celle qu'ils venaient d'installer serait défaillante et devrait être remplacé sur le champ. Tous les accessoires, notamment les négatoscopes et le matériel de bureau, avaient été livrés. Il faudrait encore astiquer le dimanche mais le lundi 3 juillet à huit heures les premiers malades pourraient pénétrer dans chacune des salles et bénéficier de leurs examens. Le pari était tenu et gagné.

Le dimanche matin, je me levai aux aurores pour être le premier à accueillir les membres du comité exécutif de l'ISR au pavillon Sud du Parc des expositions. Il y a toujours des couacs dans les ouvertures. Les jours précédents, j'avais visité l'étage où s'installait le stand des firmes participant à l'exposition technique. Il régnait alors une activité fébrile et un désordre pagailleux qui caractérise la juxtaposition de dizaines de dizaines de petites unités indépendantes dont la mise en place dépend d'un ordre mystérieux et invisible. Sur une dizaine de milliers de mètres carrés, ils étaient là plus de 200. Je

rencontrai quelques industriels que je connaissais, peu nombreux, parmi les étalagistes et les monteurs anonymes. Ils paraissaient impressionnés et contents. Les choses s'annonçaient bien à leur niveau. Ce qui se passait-là ne rentrait pas dans le champ de mes compétences directes. J'étais sur le pied de guerre. Tous faisaient bien leur travail. Convergences s'avérait être l'organisation professionnelle efficace à laquelle j'avais toujours cru. Il était inutile que je les dérange pour poser des questions superflues. Martine Jeannet, encore plus survoltée que d'habitude, se battait avec son talkie-walkie. Tout en cherchant mon badge, elle me fit par des difficultés qu'elle avait avec le stand de la revue «*Diagnostic Imaging*». Cela me préoccupait personnellement. Cette revue américaine appartient la catégorie des «*throw-it-away*». Largement diffusée aux USA et dans le monde entier, à titre gratuit, elle était florissante depuis l'explosion de l'imagerie du début de la décennie qui lui assuraient les rentrées publicitaires énormes au détriment des revues des sociétés savantes. Elles les haïssaient. J'avais négocié avec elle la publication d'un journal quotidien gratuit diffusant les informations essentielles au jour le jour. En contrepartie, elle bénéficierait d'un stand non moins gratuit. La charmante néo-zélandaise qui était ma partenaire n'était contente ni de l'emplacement du stand, ni des conditions de distribution des numéros. Les organisateurs de congrès passent une grande partie de leur temps à faire face à ce type de problème. Dans un congrès gigantesque, cela leur promet des marathons interminables entre les différents étages et les bureaux. Sur leurs trajets, ils rencontrent d'autres faiseurs d'histoires, justifiées ou non, qui rendent la solution du problème initial improbable dans les délais souhaitables, quand il n'a pas été oublié. Les organisateurs du congrès du RSNA bénéficie d'une expérience décennale.

Pour une première et unique expérience, les nôtres s'en sortait très bien, mais je doute qu'ils aient conservé de ces journées préliminaires des souvenirs totalement joyeux. Je m'attendais donc à ce que, pour l'essuyage des plâtres de ce qui allait se passer à l'étage scientifique, il y ait quelques couacs. Certains nous firent errer quelque temps à la recherche d'une salle adéquate. Celle qui était dévolue à l'ISR ne convenant pas.

La réunion du comité exécutif de l'ISR (ExCom) ne se déroula pas exactement comme je le pensais. Je connaissais le la quasi-totalement des membres. Il ne manquait que le délégué argentin, probablement forclos pour des raisons moins financières que politiques car il était radiothérapeute. Je le regrettai car il m'avait bien reçu à Buenos Aires; il avait été le premier à me confirmer l'importance mondiale de ce qu'avait été la Révolution française; il m'avait conforté dans l'idée que le concept n'avait rien d'une poudrière. Je savais bénéficier de la sympathie de la majorité; Thomas Meaney et Tokuro Nobechi n'étaient pas mes moindres supporters. Le début de l'ordre du jour n'avait guère intérêt. Deux points étaient cruciaux. L'examen des candidatures à ICR'93 et les desiderata de la radiothérapie sur son avenir au sein de l'ISR. Le secrétaire général annonça le dépôt de dossier en provenance de trois pays asiatiques, l'Inde qui concourait est pour la quatrième fois, la Thaïlande, et Singapour, et de deux pays européens, la Hollande et l'Italie. Leur sort serait réglé lors du vote de l'assemblée générale du mardi suivant. À ce jour et à cette heure, nous ne savions toujours pas si ICR'89 était un succès d'affluence ou non voire s'il était même envisageable d'en perpétuer la tradition. J'insiste sur ce point car j'étais au maximum de l'inquiétude. Je n'étais pas dans les meilleures dispositions pour assumer dans le calme la discussion

du problème des radiothérapeutes. L'anglais Bleehan un temps interminable. Il s'opposa violemment au délégué canadien Burhenne que je ne connaissais pas bien. Leur conflit verbal s'éternisa, ennuyant ou passionnant selon les parties restantes de l'auditoire. La stérilisation ne pouvait qu'en résulter. Je n'avais plus rien à faire dans ces circonstances dans l'organisation de l'ISR et le fit connaître. J'avais encore beaucoup à apprendre en matière de diplomatie, ne serait-ce que dans la façon de m'exprimer. Cet ExCom se serait-il tenu que le lendemain que bien des choses auraient été différentes. La réunion s'acheva en queue de poisson. Les œufs étaient brouillés. Chacun partit déjeuner de son côté. J'invitai la secrétaire du secrétaire général pour bénéficier de l'influence féminine lénifiante dont mes nerfs avaient besoin.

À 16 heures, le congrès s'ouvrit officiellement. Je n'avais pu participer à aucun des préparatifs. Je n'avais pas vu s'étaler, sur plusieurs centaines de mètres au centre du boulevard qui conduit de l'entrée du Parc au pavillon Sud qui en ferme la perspective, la cinquantaine de longs tréteaux chargés d'une profusion de boissons et de victuailles. Je n'avais pas vu davantage la beauté du hall d'accueil qui joliment contenait sur la gauche les comptoirs d'inscriptions organisés à la Chicago ; au centre, il y avait «*le village*» avec ses stands non industriels et son mur d'images où se projetait le programme de la chaîne M6 et les spots du studio TV du congrès ; à droite et au fond, se trouvaient les salons de repos et les restaurants évoquant quatre provinces de France. Je n'avais même pas visité le dernier étage qui accueillerait le programme scientifique. Je n'oublierai jamais le résultat de l'ouverture des portes, donc à 16 heures précises, qui vit sortir un flot continu de milliers et de milliers de personnes sur toute la longueur de la chaussée aménagée. Le temps était ensoleillé, la lumière

était douce. Tout ce monde cosmopolite se répandait par petits groupes, heureux, se pressant le long des tréteaux aux richesses inépuisables. Foulitude, Bigarrure, Bonheur résume ce spectacle dans ma mémoire Cette rencontre se prolongea tard jusqu'au crépuscule d'un début d'été que nous avons toujours rêvé beau sans trop en plus y croire. Ils étaient là, les Français, les Européens du Nord, les Latins, les Africains, les Orientaux, les Nord-Américains et même des Sud-Américains. Nous enregistrerons environ 18 500 inscriptions durant la semaine provenant de plus de cent pays. Plus de la moitié seront des radiologues praticiens. L'on recensa plus de 4000 Français, ce qu'aucun congrès national n'avait jamais réalisé. Italiens et Espagnols vinrent en masse; ces derniers manifestaient violemment leur colère devant la suppression de leur langue dans le programme officiel. Les Européens se répartissaient entre les différents pays comme nous l'espérions, à l'exception des Allemands qui désertèrent le congrès. Il y eut beaucoup d'Asiatiques notamment des Japonais. Les Américains du Nord nous déçurent car leur nombre n'atteignit pas le millier. J'eus la joie de rencontrer une vingtaine d'Uruguayens conduits par mon farfelu ami Vendrell. Je mis des heures à descendre le boulevard du Parc. Bien entendu, je ne connaissais pas tout le monde, mais la plupart des figures que j'avais rencontrées durant mes périples étaient là. Tous étaient ravis et estomaqué par cette réussite à laquelle tous n'avait pas cru voir atteindre ce niveau de gigantisme. Il faut se souvenir que, jamais en France toutes catégories confondues, il ne s'était tenu un congrès scientifique aussi massif d'une durée prolongée. Aucun congrès de radiologie, à l'exception de Chicago, n'avait jamais atteint ces dimensions. Tranchait sur l'allégresse générale la tristesse de mon ami Georgescu; lui et deux de ses collègues avaient finalement obtenu

de sortir de leur pays mais Ceaucescu régnait encore en maître. Mon ami Aggarwal se désolait de ma décision de quitter l'ISR.

Le lendemain, j'arrivai de bonne heure au Parc des expositions. Je visitai tous les étages de fond en comble à pas pressés. Tout avait comme l'on dit vulgairement «*de la gueule*». Les stands de l'exposition technique ne désemplissaient pas, au grand bonheur des exposants qui redoutent toujours que les scientifiques ne les fréquentent que pendant les intersessions. Certains stands étaient très beaux et beaucoup offraient un bar particulièrement apprécié car il y régnait une chaleur étouffante. Tous exhibaient le meilleur de leur production et il y avait ce que recherchent toujours les congrès ambitieux, des scoops mondiaux ou européens, peu nombreux mais suffisamment. Au dernier étage, on avait disposé, autour d'un vaste espace dont le plancher était recouvert d'une moquette beige clair les salles préfabriquées qui nous avaient coûté si cher. Elles étaient belles, confortables; finalement était parfaite la qualité de la sonorisation sur laquelle nous avons disserté interminablement et confié l'élaboration du cahier des charges à l'ingénieur acousticien de l'opéra de la Bastille. Les informations étaient claires. Les sessions démarraient tout à l'heure. Les orateurs respectaient leurs temps de parole y compris il est finalement corrigible Latins. Les auditoriums étaient nombreux dans les huit salles. Pour beaucoup c'était une surprise – Paris, censé être plus attractif que les conférences, remplirait tard et viderait tôt les salles. En réalité, les radiologues savent se distraire, mais ils ont aussi soif d'apprendre. Jeunes et moins jeunes ont à faire face à l'extension insondable des connaissances à acquérir. L'Université ne leur offre qu'une aide limitée. C'est vrai dans les pays industrialisés. C'est encore plus vrai dans

les pays en voie de développement. Ce phénomène qui impressionna beaucoup mes amis nord-américains, se vérifia durant toute la semaine, y compris le samedi matin. Nous craignons tous que l'affluence ne soit que le reflet de la curiosité normale en début de congrès et que le pavillon Sud ne soit plus qu'un immense désert à partir du jeudi. Il n'en fut rien. Mon ami Morton Bosniak, joyeux New Yorkais dont la conférence clôturait le congrès s'étonna et du monde qui l'écoutait et de la jeunesse qui composait son auditoire. Dans son pays où le repos du week-end est une religion, il aurait fait un bide.

Mais revenons à notre lundi matin où commencer les choses sérieuses. Une conférence de presse précéda la rituelle inauguration officielle du congrès. Je ne dis que quelques mots d'introduction et laissai la place à Maurice Laval-Jeantet qui, n'ayant aucun rôle dans le congrès, ne fit rien pour le valoriser. Je regagnai le pavillon Sud pour accueillir les représentants de la France Politique. Arriva d'abord, accompagnée par Laurent Raillard, Madame Georgina Dufoix qui représentait le président de la République; ce dernier était trop accaparé par la préparation des sommets du bicentenaire; elle était belle, chaleureuse, simple. Le ministre de la Santé Claude Evin se fit attendre. C'était également un homme simple comme les deux autres femmes ministre que j'avais eu l'occasion de rencontrer en ce temps-là. J'avais bavardé avec la toute menue Madame Edith Cresson quelques semaines auparavant, lorsque le fameux président de la General Electric inaugura le siège social d'Issy-les-Moulineaux. Jack Welch, en face de qui j'avais déjeuné, voulait faire avec la CGR la même joint-venture que celle qu'il avait fait avec la CSMF dans le domaine des moteurs d'avions. Ministre de l'industrie du commerce de Michel Rocard, je l'avais invitée à visiter l'exposition

technique du congrès. L'emploi du temps de ministre et les exigences protocolaires ne laissent guère de place à la moindre souplesse : madame Cresson n'était pas disponible. J'ai vu d'un peu loin Madame Michèle Barzach, Ministre de la santé de Raymond Barre et député gynécologue du XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris; elle prononça un discours très simple et très féminin à l'occasion du pot d'adieu que les médecins de l'hôpital Boucicaut offrirent à Raymond Vilain pour son départ à la retraite; nous savions que c'était un adieu à l'homme de la chirurgie plastique mais aussi à l'homme tout court, promis à une mort prochaine du fait d'un cancer généralisé. Comme tous les professeurs des hôpitaux universitaires, j'ai rencontré des vedettes politiques permanentes ou éphémères qui comme tout autre souffrent de misères. J'ai vécu à travers de l'une d'elle l'agonie du giscardisme et la prise de pouvoir de François Mitterrand. Les stars de la politique comme celle du show-business que j'ai eu l'occasion de soigner sont des gens ni plus ni moins intéressants que le reste du monde, sauf si l'on est soi-même intéressé voir fasciné par ce qu'ils ou elles font. C'est mon cas en tant que politicien et chanteur refoulés. Est-ce le fait que les examens que je pratique sont peu agressifs, ne durent pas très longtemps et annoncent un diagnostic moins souvent catastrophique que rassurant, ils m'ont toujours assuré quelques minutes de discussion amicale par elle-même délassante. Je me souviens d'un député RPR maintenant décédé à qui je fis part de mes tentations épisodiques d'un engagement politique partisan. Il ne fut pas décourageant, il n'y avait jamais assez de militants. À cette époque-là, j'étais séduit par Michel Jobert dont la personnalité l'inquiétait par le fait que : *«Non... décidément... un homme politique qui en était à son troisième roman... Un seul c'était bien mais*

*cela aurait dû suffire!*». Le démon de la politique me tente périodiquement mais ne parvient pas à me faire succomber tant est importante la figure de l'homme que l'on voudrait suivre... Mendès-France n'était plus de ce monde! Immaturité salubre, sans aucun doute. Il n'est pas facile voire opportun de mener de pair, en toute tranquillité, une carrière médicale active et un engagement politique profond.

La visite de l'exposition technique par les officiels fut menée au pas de charge. Maurice Tubiana et Jean-Michel Bigot avaient choisi les stands où il convenait que l'on s'arrêtât et ceux auxquels il convenait que l'on évitât de montrer trop d'intérêt. Il y avait des prototypes de matériel français dignes d'être mis en valeur par des arrêts prolongés. Il y avait des prototypes de matériel français, notamment un appareil de résonance magnétique à bas champ (0.3tesla) mis au point par l'ingénieur Sauzade et un appareil de radiothérapie. La courtoisie aurait voulu que l'on visitât tout le monde. Il aurait été illusoire sinon naïf de le croire possible et s'en formaliser. Je ferai toute la semaine un certain nombre d'arrêts prolongés chez les constructeurs étrangers, notamment les Japonais.

La cérémonie d'ouverture réussit à réunir près d'un millier de personnes. Les discours furent nombreux, brefs et convenus, comme il se doit. J'ai perdu le texte du mien que j'avais écrit à la hâte vers minuit une semaine auparavant pour qu'il soit soumis à l'approbation de mes pairs et à la traduction en anglais. J'avais choisi de dresser le portrait des quatre générations de radiologues œuvrant dans l'exercice actuel de la spécialité et les moyens dont il dispose pour faire face Est à son expansion et ses exigences. Dans la conclusion que je voulais optimiste, j'avais insisté sur le respect qu'elle mérite. Madame Dufoix flatta ma vanité en félicitant de la qualité de mon humour!

Je déjeunais avec mes amis américains du « *College* » au restaurant alsacien. Ils étaient ravis de la situation de leur stand qui était incontournable. L'on ne pouvait d'entrer dans le congrès sans passer à sa gauche, tandis qu'à droite, il y avait celui du RSNA où se tenait George Schuyler qui me confiera plus tard son étonnement devant la qualité de notre organisation et de son résultat. Pour lui le test était probant. Nous avions « *the expertise* ». Il fallait continuer sur notre lancée les années suivantes. Mes amis cherchaient les adresses des restaurants de cuisine française traditionnelle. La « *nouvelle cuisine* » avait fait long feu. Les étrangers cherchaient le dépaysement dans leurs assiettes et dans leurs yeux. Je les envoyai systématiquement à l'Auberge du Centre dans la rue Delambre où la cuisine était bonne, le vin gouleyant, l'accueil chaleureux et le cadre paysan. Ce restaurant d'existe plus. Il fut remplacé dans le même décor par une pizzeria sans intérêt puis par Le Smoke. Je le mentionne en hommage au patron, alors qu'il est plus de ce monde, et à la patronne qui reçurent si bien que leurs diners ont été les images de la vraie France, celle qui donne envie de rester à ceux qui ne sont pas pressés et de revenir aujourd'hui à ceux de passage.

Je quittai le Parc pour Necker. Je voyais pour la première fois le service débarrassé du désordre des travaux. Il était beau et l'on s'y sentait bien. Un peu intimidé, tout de même. Tous les après-midis se succéderont des groupes de visiteurs. Je guiderai la première moitié en français moitié en anglais. Il me fallut bien deux heures pour recenser toutes les richesses qu'il contenait. Celle qui en fin de compte me réjouissait le plus était la bibliothèque, Salle de travail et de réunions intimes. Tout le monde en rêve. Jamais, je n'avais imaginé que le mien se réaliserait. Ils étaient là les rayonnages encore vides, la télévision

où l'on pouvait visionner la cassette que nous avons trouvé la semaine précédente à la demande de la GE-CGR pour faciliter les visites, le coin informatique où l'on mettrait les deux Macintosh et leur imprimante laser, les tables modulaires autour desquelles pourraient s'asseoir une douzaine de personnes devant de grands négatoscope, un tableau blanc est un paper-board. Tout marchait sans défaillance. À la fin de la visite, le buffet préparé par l'hôpital était disposé dans la plus grande salle de lecture ; il était l'occasion de se détendre et de savourer... Ordre et beauté, luxe, calme et volupté.

Je séchai le concert à Notre-Dame et la cérémonie offert par la mairie de Paris à l'Hôtel de ville. J'éviterai systématiquement de me rendre aux nombreuses parties offertes par les firmes. Rien ne pouvait égaler que ce que j'avais vécu la veille lors de l'ouverture. Il fallait aussi se reposer et dormir un peu.

Le mardi matin, je dus renoncer à participer à la session de radiologie gériatrique. Dans le droit fil de mon discours, j'avais voulu cette session consacrant l'importance de la médecine du troisième âge dans laquelle la radiologie avait sa place. C'était d'une première internationale. Jeanine Pradel qui m'avait succédé à Corentin Celton avait magnifiquement réussi son programme. Ce n'était pas facile car on ne pouvait s'inspirer aucun modèle. Patricia Bonnin, son interne, avait préparé une communication très originale sur les résultats d'une enquête simple menée chez les octogénaires. Madame Denizet de Caen et Christian Bernadac de Nancy, firent une excellente présentation consacrée à l'épaule et aux poumons du vieillard. La femme de mon amie Grumbach d'Amiens qui exerçait la gériatrie, apporta la touche médicale indispensable. Cette session présidée par Paul Capp et par Robert Berk obtint un grand succès, facilité par une excellente traduction simultanée.

Je l'appris par la rumeur publique dès que je sortis de l'assemblée générale de l'ISR que les aléas du programme avec mis en concurrence avec la gériatrie. Je rédigeai l'article de ce qui aurait été ma prestation dans un numéro de Diagnostic Imaging.

Les délégations furent nombreuses et le succès maintenant évident d'ICR' 89 assurait la pérennité de l'ISR. Nul ne remettait en cause de la nécessité de maintenir le rythme des congrès mondiaux tous les quatre ans. José Bonmatí avait préparé un texte consacré au radiodiagnostic et l'indépendance de la radiothérapie fut votée. Finalement, je décidai de rester fidèle à ma décision de la Noël passée et de laisser Maurice Tubiana et Walter Fuchs gérer à leurs guises le futur immédiat de l'ISR. Je fis un rapport mesuré sur l'action menée durant les quatre dernières années laissant entendre que je ne demanderai pas le renouvellement de mon mandat. Le vote concernant le site du prochain congrès devenait la seule préoccupation le siège d'ICR'93. Des trois pays candidats, Singapour s'imposait à mon esprit. Quiconque visite Singapour ne peut concevoir qu'il abriterait un échec. Lenny Tan avait l'étoffe d'un leader mondial. Nous nous étions vu plusieurs fois depuis Honolulu et je lui avais assuré de mon soutien tant au niveau de la direction de l'ISR que celui des sociétés nationales où je pouvais avoir de l'influence. Il savait comment il fallait présenter un dossier. J'avais étudié avec lui les points faibles qui se résumait au petit nombre de radiologues exerçant dans sa petite île. Il en était conscient et savait comment y pallier. Il fit une excellente présentation. J'en étais triste pour Sunderham Aggarwal qui courrait devant un échec certain dès lors que les troubles politiques incessants dans son pays le desservaient à chaque fois. L'issue du vote était aléatoire du fait de la multiplicité des candidatures.

Nous pensions tous à un scrutin serré à plusieurs tours. En prévision des difficultés j'avais entrepris un certain nombre de délégataires durant la cérémonie de bienvenue et pourchassé quelques individus jusqu'aux dernières minutes. Manifestement les pays européens se positionnaient pour les futurs combats continentaux et beaucoup n'étaient pas prêt à concéder le match à l'Allemagne encore de l'Ouest. À Paris, les Hollandais présentaient une argumentation fondée sur leur capacité d'offrir un congrès attirant 5000 personnes, chiffre qu'ils ne croyaient qu'un ICR puisse dépasser. ICR'89 leur démontrait le contraire mais il était trop tard pour qu'ils modifiassent leur montage audiovisuel. Ils y montraient leurs richesses et leur savoir-faire, gage de sécurité pour l'ISR. C'était sérieux mais cela manquait de souffle épique. À la surprise générale, Singapour gagna au premier tour. Ni les Thaïs, ni les Hollandais n'avait pu obtenir un score honorable qui aurait dû récompenser leurs efforts. Lenny Tan pouvait goûter les joies de la victoire. Il n'aurait pas la partie facile mais je lui faisais confiance. L'Asie saurait se mobiliser malgré ses divisions internes. Le vainqueur vit des jours agréables. Les regards convergeaient vers lui et il savait déjà comment faire devant les caméras du petit studio de télévision. Je l'interviewais pendant quelques minutes; le clip passera en boucle interminable sur le mur d'image. Nul ne pouvait ignorer que 1993 serait une année fertile en grandes manifestations continentales avec ICR'93, un congrès européen quelque part dans un pays germanophone et le RSNA.

Le mardi 4 juillet était programmé le grand événement « *social* » du congrès. Il se situait le jour de la célébration de la fête de l'indépendance américaine, ce que nous avions abondamment développés outre-Atlantique, sans déclencher toutefois de grands élans d'enthousiasme. Il

nous avait seulement permis de situer l'ambiance à la fin du congrès des radiothérapeutes et en plein succès du congrès. Le programme comportait deux volets qui avait été l'objet de discussions interminablement passionnées entre nous : les congressistes moyens étaient censés monter dans des cars pour se rendre à Versailles pour un grand spectacle pyrotechnique sur le Grand Bassin. Maurice Tubiana avait absolument voulu une soirée aristocratique pour les VIPs. Manifestation de prestige comportant une visite du château de Versailles, une représentation au Théâtre du Roi habituellement fermé au public et un dîner de gala dans la Galerie des Glaces. Une telle soirée à laquelle serait invitées plus de 500 personnes devait être sponsorisée. GE-CGR fut la seule industrie à répondre à nos sollicitations. Bien qu'il fût évident qu'une telle réception ne peut que valoriser l'image de marque d'un congrès, j'y étais peu favorable voire hostile pour plusieurs raisons. Métaphysiquement, la Révolution française avait été marqué du sceau l'égalité et de l'abolition des privilèges. Que penseraient les sans-culottes en voyant débarquer tardivement dans leurs rangs une bande d'aristocrate en smoking et robe du soir, repus et confortables, probablement en retard ? Compte tenu des conjointes obligatoires il y aurait au plus 300 personnes honorées, ce qui limitait la sélection a un trop petit nombre d'élus et donc susciterait des jalousies. Je connaissais trop de monde de par le monde ; ce genre de ticket certes vous gagne des amis inconditionnels mais risque de transformer d'excellents amis en ennemis. Enfin je trouvais que cet argent aurait pu s'investir de façon plus valorisante pour l'ensemble du congrès dans des manifestations envisagées puis rejetées voire compenser un éventuel déficit. J'avais donc envisagé de ne pas y participer pour rester avec les congressistes moyens. Je renoncerais à cette attitude, trop négative vis-à-vis de

certains de mes amis et de la CGR qui s'était défoncée dans mon service ; mais je décidai de ne pas participer à la liste des invités, me contentant de vérifier que les cinq délégataires de l'American College of Radiology figuraient bien sur la liste des invités. Officiellement cette soirée était « *GE-labelled* » et d'ailleurs organisée par elle.

Le beau temps régna sur toute la semaine du congrès sauf le soir du 4 juillet. Un orage violent et interminable conduisit à l'annulation du feu d'artifice. Pour les invités aristocrates dont les festivités se déroulaient à couvert, rien ne fut changé. Mais quelle déception pour les congressistes massés sur le boulevard du Parc des expositions ! Et quel casse-tête pour les organisateurs ayant à faire face à un séisme que nous avons bien sûr toujours envisagé. Ils eurent une réaction superbe. En un tournemain, ils firent ouvrir l'un des pavillons voisins et amenèrent orchestre, ripailles et boissons. Ils réalisèrent ce que j'avais souhaité de tous mes vœux : un bal du 14 juillet. J'entendrai longtemps les commentaires au sujet du succès de cette improvisation qui parut naturelle aux congressistes. La soirée de gala fut somptueuse mais, personnellement, je regretterai toujours de ne pas avoir cédé à mon idée de boycott initial et le pas m'être mêlé aux joies simples du musette et du jambon-beaujolais. L'honneur était sauf. Seule consolation, je fus heureux d'offrir ce spectacle de Versailles à ma femme.

Les jours suivants furent pour moi plus scientifiques. Je n'avais à donner deux conférences, présider une session, voir et entendre les prestations de mes élèves et collaborateurs. Lorsque je n'étais pas au Parc, j'étais dans mon service. Tout s'était bien passé partout. Mais il y a toujours une fin. Le samedi matin, j'avais imposé une session sur les conséquences de l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Tubiana qui connaissait

le dessous des cartes était inquiet. Les présentations furent de très haute qualité, sans aucune démagogie. Une communication brésilienne fut particulièrement appréciée.

Il y eut encore suffisamment de monde pour que la cérémonie de clôture fut plus qu'une simple formalité. ICR'89 s'acheva sur la Marseillaise de Berlioz chantée par Mady Mesplé. Tous debout, nous étions épuisés, heureux et fier. Près de 20 000 personnes avaient vu et pourraient témoigner de ce que la France et la radiologie française dans son entier était capable de faire. Science, technologie, compétence, sérieux, grandiose, simplicité, amitié, chaleur cosmopolitisme, inventivité, continuité dans l'effort. Pour les quatre mousquetaires, Bellet, Bigot, Eschwège et moi, c'était l'achèvement de six ans d'efforts souvent surhumains. Le risque avait payé. La radiologie française se révélait à elle-même, à l'Europe et au monde.

Les vacances seraient pour plus tard. Cependant que les aménagements précaires du Parc des expositions seraient démolies promptement, ce qui m'enrageait, il me fallait surveiller la mise en route des équipes du service de Necker, déménager mes affaires à Boucicaut et emménager dans les nouveaux locaux. L'été est propice à ses actions mais je m'en serais bien dispensé. Un déménagement, dit-on, vaut un incendie. J'en étais à mon troisième en six ans et le volume de mes archives était devenu imposant. Il faut jeter et l'on s'y résout mal. Il faut classer, emballer, numéroter, prévoir le nouvel emplacement. Les secrétaires sont irremplaçables. Armelle Tiercelin se révélait de jour en jour une perle de plus en plus précieuse.

Bruce Hillman et sa femme Diana revinrent à Paris pour les fêtes du 14 juillet, à la fin de leur tour à bicyclette de la Champagne. Je déclinai l'invitation à les joindre aux Champs Élysées pour le spectacle de Goude. J'étais trop

las et j'étais persuadé que l'on les personnes et que l'on verrait mieux à la télévision, ce qui ne fut que partiellement vrai. Ma femme et moi les accompagnâmes au bal de la Bastille. Tout le quartier était de noir de monde. Le bruit était assourdissant. Nous les laissâmes se perdre dans la foule. Glenn Hartman et sa femme leur succédèrent. Ils avaient fait une escapade à Londres il revenait pour voir le feu d'artifice du 14 juillet. Après un bon dîner à l'ambassade d'Auvergne ou je leur fis goûter l'aligot, nous allâmes à Montmartre où nous eûmes bien du mal à voir quelques bouquets entre deux têtes. Glenn était pâle. Sa femme me dit qu'il avait été malade et jamais je n'ai vu un convalescent aussi vaillant et patient dans la foule et l'attente. Il se passionnait pour l'initiative qu'il avait prise de créer et d'animer un comité américain pour la célébration du centenaire de la découverte des rayons X par Roentgen en 1995. Je l'assurai de mon plaisir à collaborer avec lui. Je vais être frustré de n'avoir pu réaliser mes expériences de transmissions d'images transcontinentales par satellite ; nous fûmes convenus de réaliser cela en 1995. Un an plus tard, j'écrirai sa notice nécrologique dans la Revue d'imagerie diagnostique. J'ai perdu en 1990 l'un mes meilleurs amis de toujours. Glenn Hartman mourut d'une leucémie à évolution rapide dont il était à peine remis de la première poussée lorsqu'il vint à Paris. Je n'aurais pas l'occasion de le revoir. L'Amérique radiologique perdit là l'un de ses meilleurs hommes. Dans les journaux américains les notices nécrologiques se terminent toujours par « *he survives by his wife Mary and his children...* ».

Mes collègues me firent l'honneur de me promouvoir à la première classe des professeurs d'université. Mais ils m'imposèrent de corriger les quelques 150 copies de l'examen national de radiologie, l'une des épreuves les plus cruelles que je connaisse quand l'on est épuisé. Je pris

quatre semaines de vacances aux Arcs à partir du 15 août. La sagesse aurait voulu que je prenne trois mois. Le sens du devoir m'appelait à reprendre du service au plus tôt. Il me semblait impossible de désertier un si beau service tout neuf. Effet direct du workaholism ? Il est difficile de ne rien faire après des années trop intenses. La plus difficile des décisions à prendre est de savoir s'arrêter. Ma jeune équipe faisait parfaitement son travail. Elle se défoulait dans ce nouvel espace après six mois de frustration. Déléguer dans ces conditions n'était pas risqué et l'état de grâce jouait pleinement. Mais peut-on résister au fait que j'avais à gérer ce qui était devenu la « *Radio Moreau* » ? De toute façon un nouveau tour du monde m'attendait.

### 7.32. SYDNEY, AUSTRALIA, OCTOBRE 1989.

Geoffrey Benness qui avait boudé ICR' 89, m'invitait à Sydney : CMR'89 succédait à CM'87 à Montbazou. Pouvais résister à ce nouvel appel vers l'Australie de la part d'un trop cher ami ? J'avais tout fait pour préparer un abstract scientifique valable, mais trop de fatigue ? Date inadéquate coïncidera avec la rentrée d'octobre ? Plaie d'argent ? Je n'y parvins pas. Rien n'y faisait. Il me fallait y aller. Je ne pouvais pas ne pas assister sinon participer à l'éventuelle création d'une Society for Contrast Media Research, stimulée par certains dont Milos Sovak et moi, combattus par d'autres, notamment Elliott Lasser. Je n'avais pu y parvenir à Montbazou.

Quitte à faire un si long voyage autant utiliser la formule tour du monde, beaucoup moins coûteuse et plus souple. Air France et Qantas s'associaient pour proposer un tarif promotionnel. Je décidai de voler dans sens inverse de la rotation du globe. Les avions étaient complets via Los Angeles et Tahiti. Qu'à cela ne tienne, je passerai par

Anchorage et Tokyo. J'avais acheté le livre de Michener « *Alaska* » gros pavé mais excellent compagnon pour le rêve. Il n'y avait pas de nuages sur le parcours qui voyait le soleil ne jamais se coucher sur la côte du Groenland, ses montagnes et ses glaciers, pas davantage sur le nord du Canada. Je n'avais pas eu le temps de renouveler mon visa pour les USA et dus renoncer à passer une journée à Anchorage. J'arriverai à Tokyo vers le début de l'après-midi. J'avais gagné je ne sais plus comment un parcours gratuit Narita-Tokyo en Carey Limousine. J'eus à peine le temps de me doucher et m'habiller que le téléphone sonna. Tokuro Nobechi m'appelait au téléphone avec autant d'impatience que peut manifester un japonais de si haut lignage. Il était convenu que nous passerions la soirée ensemble. J'acceptai de l'accompagner à un grand concert de musique avec le plus grand plaisir. Nous y retrouvâmes son frère qui était autant plus féru de musique que lui aussi appartenait au conseil d'administration du Tokyo Symphony Orchestra (ou Theater? ). Tokuro rayonnait de bonheur car l'orgue qu'il avait acheté dans le Jura deux ans auparavant pour son hôpital avait été livré et délivrait les sonorités escomptées. Nous allâmes dîner dans un excellent restaurant italien. La conversation fut animée. J'étais encore une fois frappé par la crainte qu'ils exprimaient au sujet de l'essor allemand. Je l'interrogeai sur les réactions émises lors d'ICR'89. Les Japonais en avait tiré beaucoup de plaisir et ce d'autant plus qu'une grande partie s'étaient offert un voyage complémentaire en Espagne! Tokuro avait pris sa retraite internationale avec ICR'89. Lui et moi n'avions plus eu d'occasion de nous revoir depuis. Il est un des hommes que j'aime et respecte le plus au monde. Il aura été avec Thomas Meaney l'allié et le conseiller le plus précieux durant mes quatre années passées à l'ISR. Au travers des Japonais que j'ai rencontrés,

je ne peux décidément pas être nippophobe.

J'arrivai à Sydney le lendemain. Un message m'attendait avec une invitation à un dîner intime chez Geoffrey Benness. Il avait à faire face à ce qui pouvait être considéré comme une catastrophe. La compagnie d'aviation intérieure Ansett était en grève dure et interminable pour un conflit compliqué de débauche et de démission de l'ensemble des pilotes. Les grèves de transports sont une des crises les plus graves qui peuvent affecter les voyageurs internationaux et les organisateurs de congrès. ICR'89 en avait été épargné l'exception de celle d'UTA qui avait perturbé le voyage de Lenny Tan. Celle d'Ansett était dramatique pour Geoff qui avait prévu de tenir son symposium à Hamilton Island entre Cairns et Brisbane, sorte de paradis terrestre australien ouvert sur la Barrière de corail. L'exotisme, un radiologue reste un être humain attiré au moins autant par le tourisme que par la science, est attractif surtout quand le lieu est à 20 000 km de chez soi; pour beaucoup c'était une première et sans doute la seule opportunité de découvrir l'Australie. Sydney est une ville superbe dans un cadre de baies tourmentées. Il faisait beau dans ce début de printemps. Geoff fit un argumentaire exceptionnel. Il joua dans toute son intelligence et de sa séduction dans le but de fixer ses invités à Sydney dans l'hôtel Continental et faire avaler à beaucoup de « *unhappy fews* », sans lynchage, la pilule amère.

Le symposium fut intéressant mais sans grande surprise. Le sommet fut une présentation par Hitoshi Katayama, le successeur de Tokuro Nobechi, d'une très grande enquête sur la fréquence et les types d'accidents de produits de contraste iodés au Japon. Ce n'était pas un scoop à proprement parler. Il avait présenté ses résultats sous forme de poster à Chicago l'année passée et de communication orale à Paris. Mais c'était la première fois

que l'on pouvait en discuter entre spécialistes. La Société japonaise de radiologie avait créé un comité d'enquête à l'échelle nationale pour étudier les conséquences des injections de ces produits sur près de 350 000 malades. Jamais on n'avait nulle part mené une si large enquête. Les résultats faisaient apparaître une sécurité plus grande lorsque l'on injectait les produits de contraste non ionique. Cela pouvait déclencher des tempêtes en Europe et surtout aux USA. Si on appliquait aux pieds de la lettre les conclusions de Katayama, l'on n'avait plus qu'à éliminer tous les produits de contraste hyperosmolaires classiques et adopter les molécules non ioniques. Cela revenait à quasiment tripler les prix dans des pays comme la France ou les décupler aux USA. C'était une sorte de querelle des anciens et des modernes. Chacun avait son analyse des travaux japonais, soit pour justifier l'usage préférentiel de produits onéreux, soit pour réhabiliter les produits ioniques dont ils démontraient après tout ils ne sont pas si toxiques que l'on l'imagine souvent. Le Collège américain créera une commission d'enquête pour vérifier la pertinence de la valeur de la méthodologie des travaux et ses conclusions seront ambiguës. Loin du monde à Sydney, rien n'incitait à des polémiques virulentes. L'industrie concernée, elle, utilisera largement les travaux japonais pour inonder les radiologues et les médecins d'arguments en faveur des non ioniques. L'on pouvait seulement s'étonner que l'article de Katayama fût cosigné par un médecin allemand appointé par l'agence japonaise de Schering A. G.

L'ambiance était excellente et le dîner d'adieu fut des plus déchaînés. Il n'y eut pas de majorité pour créer une société savante internationale. Elle avait été présentée par Milos Sovak trop mollement soutenu par Elliott Lasser. Milos avait échoué et dans la promotion de la société et

dans celle de son non ionique, l'Iotrolan pour laquelle il était en procès avec une firme danoise. Il fut le seul qui prolongea son séjour en Australie par un voyage romantique dans la grande ville de Tasmanie dont la capitale Hobart est bien connue des marins; Geoff avait participé une fois à la course Sydney-Hobart et la naissance de sa fille unique fut célébrée neuf mois plus tard. Il avait réussi à obtenir un certain nombre de places dans un charter en direction d'Hamilton Island. Elles étaient en nombre insuffisant pour contenter tout le monde et l'industrie sait alors se sacrifier. Le trajet était long mais nous étions tous excités par le survol de la côte collineuse bordée par une plage interminable. L'île d'Hamilton offre une plage de cinéma bordée de quelques hôtels de type Hilton devant le Pacifique et ses eaux claires et chaudes. Le climat tropical était sec. Il n'y avait personne dans cet immense ensemble du fait de la grève. La barrière de corail est loin du littoral et il fallut plusieurs heures de bateau pour gagner un ponton aménagé. Les amateurs de beauté ne peuvent qu'être déçus par le paysage. De la mer à perte de vue émerge légèrement une masse de rochers plats de couleur brun mat. Le spectacle est sous l'eau comme chacun le sait avec les films de Cousteau et ses successeurs. Je ne suis pas adepte de la plongée sous-marine comme certains de mes collègues qui passèrent des heures à nager avec des lunettes et un tuba. Je me contentai d'un bain ordinaire et d'une promenade dans un bateau à fond aménagé pour la vision large des fonds marins. Les poissons pouvaient contempler quelques humains dans un aérium! Nombreux et blasés, aussi multicolores qu'à la télé, ils s'en moquaient totalement. Je n'ai rien à dire que les banalités sur ce que j'ai vu et je l'écrirais moins bien que les naturalistes. Je pouvais au moins dire que j'avais vu la Barrière de corail et eu un aperçu d'une partie de

ces richesses. Je garde ce voyage bref le seul sentiment d'immensité marine vide. Le marin solitaire qui fait le tour du monde sur un petit voilier doit avoir dans la tête un grand univers intérieur quand il aborde la traversée du Pacifique. Derrière moi l'on ne voyait plus l'Australie, devant moi il n'y avait rien à voir avant la côte chilienne. Je ne suis pas fait pour ce genre d'aventures.

Je partageai ma chambre avec Charles Evil, un délicieux chimiste parfaitement francophone qui avait travaillé avec Benness à Adelaide. Il nous organisa un fantastique testing de vins australiens aux appellations en langue aborigène d'une dizaine de syllabes. Les rouges étaient puissants et j'émis une préférence pour un shiraz. Je garde un excellent souvenir d'un sémillon blanc. Charles et moi possédions beaucoup de goûts communs dont la chanson. Dans le salon désert de l'hôtel qui portait le nom de Cook, Il y avait d'une chanteuse néo-zélandaise, blonde et voluptueusement pleine comme ses ancêtres danois, qui chantait comme Barbara Streisand. Elle était belle comme une héroïne de Peter Cheyney. Nous serons durant toute la soirée son seul public.

Deux jours plus tard, il me fallait partir pour Melbourne. Il était impossible que je quitte l'Australie sans avoir revu Nina Sacharias et son mari Rippert. J'y passai un week-end météorologiquement atroce mais amicalement délicieux. Le temps de ne se prêtait à une visite réitérée du jardin botanique, explosif à cette période de l'année et qui m'avait enchanté neuf ans auparavant pratiquement jour pour jour. La pluie australe violente et froide décourageait toute sortie campagnarde. Et revanche, je demandai à mes amis de me montrer des galeries où s'exposaient des peintures aborigènes. On pouvait encore en trouver des anciennes, longues et mince, aux couleurs douces, au dessin stylisé de motifs animaux ; il m'aurait fallu mettre

plus de 2000 dollars australiens pour acquérir un beau serpent; cela ne me parut pas cher mais ce l'était trop pour moi. Le tourisme stimulait le renouveau de l'art aborigène comme celui des Inuites au pôle boréal. Il y a le pire mais de temps en temps le meilleur dès lors que l'industrie n'a pas remplacé l'homme artiste par la machine. Avant de quitter Melbourne pour Singapour, j'eus le plaisir de dîner avec mon ami Joseph Sabto lors d'un dîner chez les Rippert. Ma visite était une surprise. Nous ne nous étions pas revu depuis douze ans. J'avais plus changé que lui physiquement. Merveilleuse hospitalité australienne que n'affectent pas les événements politiques qui troublent souvent les relations entre nos deux pays. Nul ne me parlera jamais, amis proches ou relation anonyme, des explosions de Mururoa, de la Nouvelle-Calédonie, du Vanuatu, ni du Rainbow-Warrior. Avant de me déposer dans un taxi pour l'aéroport, Nina accepta que je l'invite à déjeuner dans un restaurant chinois. Il y en n'avait encore et encore plus que dans ma mémoire à China Town.

Singapour n'avait guère eu le temps de changer en 18 mois. Je me retrouvais chez moi à Raffles City dans la chambre que j'avais demandé à Lenny Tan de me réserver à l'hôtel que je souhaitais car sa directrice n'avait invité à y descendre la fois précédente. Elle avait été remplacée par quelqu'un d'autres et je ne saurai jamais rien des plaisirs que laissaient sous-entendre ses regards. Le lendemain je me promenai longuement à pied dans la ville, seul au gré du hasard. Singapour, Business & Bargain City Forever! Au 400 Orchard Street, Je trouvais la minuscule pharmacie d'Agnes Tan au milieu d'innombrables petites boutiques dans ce grand building qui se reproduisait en série sur toute cette longue rue principale. Je lui demanderai de m'accompagner dans une échoppe où l'on pouvait se faire graver dans l'ivoire ou dans le plastique son nom

en idéogrammes chinois sur un tampon cylindrique ou carré, comme un étui de rouge à lèvres. Cela ne coûte que quelques dizaines de dollars; il était livré avec un petit encrier contenant une pâte épaisse, rouge ou noire; elle personnalisait votre courrier. Ce type de cachet permet d'identifier les calligraphes chinois. Il me parviendra des mois plus tard par le canal du conseiller culturel de l'ambassade de France. Je l'avais rencontré alors qu'il s'apprêtait à boucler ses valises pour une autre affectation. Il avait eu d'excellentes relations avec Lenny qu'il tenait en grande estime. Celui-ci avait changé de position depuis son succès parisien. Il était passé à hôpital universitaire. Sa femme et lui me firent faire un grand tour de Singapour; c'était déjà une ville moderne, en expansion permanente et riche. Elle n'offrait pas les spectacles des bidonvilles dans ses faubourgs. Ce qui correspond à nos HLM faisait solide et propre. La campagne était cultivée, à l'image d'une principauté industrielle. Le touriste ordinaire n'a aucune raison particulière de découvrir cet aspect sans intérêt culturel ni esthétique. Le journaliste y trouve la certitude de la force, de l'autorité et de la cohérence du régime qui gouverne Singapour. Il témoigne aussi la cohérence de sa population.

J'eus honneur d'être reçu dans la maison de mes amis Tan, d'être présenté à son père et de m'y rafraîchir. J'y vis une collection de bouddhas et un riche mobilier chinois. Je les respecte mais je ne suis pas séduit par leur esthétique, par manque d'éducation sans doute. Je suis trop sensible à la simplicité et à l'épure que je trouve chez les Japonais et les Coréens. L'orfèvrerie et l'ébénisterie des chinois me paraissent aussi compliquées que leurs personnalités. Nous allâmes dîner au restaurant du golf le plus luxueux de la ville. Je délivrai à Lenny tout ce que je pensais savoir sur la vie internationale de la radiologie et que je connaissais. Je

répondis à ses questions. Il avait quatre ans pour préparer son congrès. Je lui réitérai mes opinions concernant la nécessité de ne pas se préoccuper de la conjoncture. Elle paraissait favorable en ce milieu d'octobre 1989. Il y aurait des hauts et des bas, certains prévisibles comme l'augmentation de la richesse de l'Extrême-Orient, d'autres non. Je lui confirmai, et que je l'aiderais dans toute la mesure de mes moyens s'il en manifestait le désir, et que je me dégageais de la vie internationale. Plus tard, il me fera savoir qu'il avait décidé de programmer le congrès un an plus tard pour ne pas entrer en concurrence avec le congrès européen. Je me demandais comment il saurait se protéger des sangsues de la radiothérapie. Il semblait déterminé à leur résister.

La veille de mon départ, je téléphonai à Felicity Tan qui m'avait si bien accueilli l'année précédente. Toujours liée à la General Electric, elle s'apprêtait à quitter Singapour pour Hong Kong. Elle m'invita à dîner dans un restaurant-supermarché de fruits de mer, copie à une échelle beaucoup plus réduite de celui de Bangkok. Il faisait très chaud malgré les averses. Nous étions heureux de nous revoir et je lui fais connaître l'entre-deux-mers. Il n'y avait pas trop de monde et l'ambiance n'était pas bruyante, ce qui est rare dans un restaurant chinois. J'ai beaucoup d'admiration pour cette femme qui travaille d'arrache-pied pour maintenir et augmenter son agence. Après le dîner, je l'emmenai prendre un Cointreau au night-club de l'hôtel. Il était bondé. La clientèle était jeune. La musique rock était diffusée au maximum de la puissance de la sono surmégawattée. La chaleur était torride. Je m'étonnai in petto de la lenteur et de l'économie des jeunes rockeuses, totalement déconnectées du rythme de la musique. J'invitai Felicity à danser. Je danse rarement mais je rock à fond. Au bout de trois minutes j'avais perdu

des litres de sueur et me trouvais au bord du collapsus. Les chinoises m'avaient regardé me dépenser avec des yeux en apparence inexpressifs; elles étaient restées sourdes à mes encouragements pour qu'elles accélérassent le rythme, sans aucune illusion sur mes capacités de résistance. Félicité, elle, aurait crevé un régiment de Blue Bell Girls dopées à l'aérobic. Après le Cointreau, je fis un second essai. Le diagnostic était évident. Si je voulais éviter d'expérimenter le SAMU et les soins intensifs et transformer Felicity en infirmière secouriste — «*Bien que, me dit-elle, une chinoise doit toujours prendre le plus grand soin de l'homme étranger*»—, il fallait me rendre à l'évidence : mon physique avait beaucoup pâti ces dernières années du manque d'exercice et j'avais atteint l'état d'obèse. Il y avait, à cette heure tardive de la nuit au pied de l'ascenseur, une superbe eurasienne d'une élégance digne du Harper's Bazaar. Elle appuya sur le bouton du dernier étage, là où il y a des suites pour potentats et autres magnats, des appartements de plusieurs pièces au luxe princier quoique quelque peu vulgaires. Je les avais visitées l'année précédente. Il y a de très belles hôtesse à Singapour. Ma chambre était située quinze étages au-dessous.

Je me levai tard le lendemain matin. Après toilette et super breakfast, je fis mes bagages et réglai ma note. Je devais être à l'aéroport à 14 heures donc quitter l'hôtel demi-heure plus tôt. J'avais un peu de temps à perdre. Je me promenai dans l'immense centre commercial de Raffles City où l'on peut acheter le monde entier et de quoi le meubler. J'achetai les chaussures anglaises dont j'avais besoin et me mis à la recherche d'un coiffeur. À midi, je tombai en arrêt devant un magasin d'optique. L'on y voyait tout ce que le monde peut produire en matière de montures de lunettes. J'avais perdu ma paire de lunettes

de presbyte à Sydney et, quelques semaines auparavant, celles que je portais pour la vie quotidienne de myope en me baignant sous une cascade de montagne aux Arcs. Je portais une vieille monture de réserve. Je décidai d'acheter des montures dans ce magasin où elles étaient vendues à des prix dérisoires. Je les ferais monter à Paris. Un radiologue vit par sa vue. Il n'est pas question de faire la moindre économie dans ce domaine. Je discutai quelques minutes avec le vendeur et choisis celles que je trouvais les plus belles. Il s'enquit de mes troubles visuels. Je n'avais pas mon ordonnance sur moi. Je les lui décrivis. Mais pourquoi n'achèterais-je par les verres? Interloqué, je le regardai et lui expliquai mon emploi du temps. « *Aucun problème, me dit-il, je vous offre une consultation gratuite et je me fais fort de vous livrer vos lunettes à 13h30 au plus tard!* » Il était seulement désolé de ne pas avoir assez de temps pour poncer les verres à la périphérie. Il me fit passer dans un petit cabinet, m'installa devant un appareil de moi inconnu. Les troubles visuels étaient détectés sur un système d'images, colorées ou non, assez simple en apparence. Il ne lui fallut pas cinq minutes pour sortir l'ordonnance. Je quittais sa boutique vers 12h30. À défaut de trouver un coiffeur, je m'assis dans un petit restaurant pour déguster une « *chicken-noodle soup* » tellement brûlante qu'il me fallut attendre une bonne demi-heure pour en venir à bout. Je pris la direction de la boutique de l'opticien, et sans m'en apercevoir, la dépasser. Je contemplais un étalage d'articles de sport quand l'on frappa sur mon épaule. Mon vendeur était là, souriant. L'avais-je oublié? Je ressortis de son magasin avec des lunettes neuves sur ma figure. Je voyais parfaitement. Il n'était pas 13h30. Tout cela m'avait coûté moitié moins cher qu'à Paris. Et surtout le contrat avec été tenu, parfaitement exécuté. N'y a-t-il qu'en France que la loi du commerce est celle du trompe-qui-peut? Ça

ne semble pas être le cas de Singapour.

Il me fallait rejoint Bangkok pour prendre l'avion d'Air France pour Paris. Il y avait encore deux heures de rêve dans le vol Singapore Airlines. Il n'y avait personne dans le compartiment des premières. J'avais l'hôtesse pour moi toute seule. Elle était belle comme elles le sont toutes sur cette compagnie, languide dans sa jolie robe à ramage. Je lui racontai mon voyage et ceux que j'avais fait précédemment, notamment à Singapour et en Asie. « *You must be very rich*, » , me répéta-t-elle à plusieurs reprises avec quelques rêveries dans le regard. « *Chinese women only like money* », me serina souvent Lenny Tan qui avait épousé une Malaise. Riche? Non je ne l'étais pas vraiment si l'on exceptait la richesse de l'expérience. Mon compte bancaire fléchissait dangereusement. Cartes de crédit et crédit revolving sont là pour supporter les yuppies. Rentrer dans le trou neckerien était une obligation qui éviterait les papiers bleus d'huissier. J'avais été bien inspiré de ne pas fréquenter le congrès de la Society of Uroradiology cette année-là, à Hilton Head. La Caroline du Sud était sur le passage du cyclone Hugo. Le meeting avait dû se déplacer en catastrophe en Floride. Certains n'avaient pas été prévenu à temps et une de mes collègues de Lyon expérimenta l'alerte au cyclone en restant cloîtrée dans l'hôtel pendant plusieurs jours.

### 7.32. NECKER, HIVER 1989.

Au début de novembre, à l'occasion du changement d'internes, une nouvelle équipe prit ses fonctions. Je récupérai mes lieutenants de Boucicaut et ma secrétaire. Tout le monde se mit au travail avec enthousiasme et énergie, sous la conduite d'Olivier Hélénon qui s'annonçait bien être l'étoile montante de la radiologie. La mise en